

Lwowska Naukowa Biblioteka im. W. Stefanyka NAN Ukrainy.

Odział Rękopisów

Zespół (fond) I 45 dział II

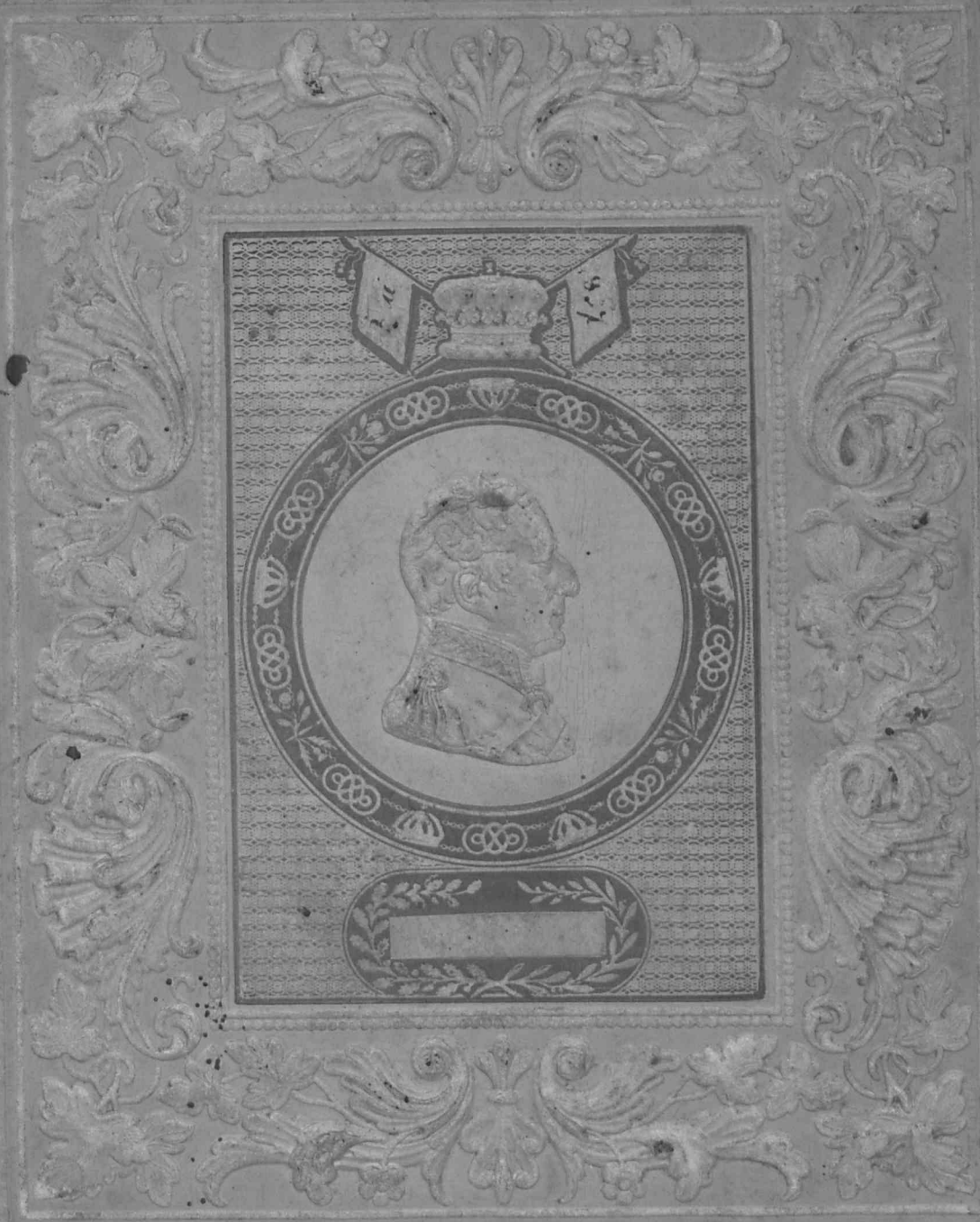
ARCHIWUM JABŁONOWSKICH Z BURSZTYNA

19. Henrietta Drohojowska : Literacki dziennik żurnal (fragmenty utworów różnych pisarzy) [1837] 42 l.

STRONY NIEZAPISANE NIE ZOSTAŁY ZDIGITALIZOWANE

Львівська бібліотека
АН УРСР
ВІДДІЛ РУКОПИСІВ
Л.б.б- 19

THE CELEBRATED
WELLINGTON STEEL PEN



44, West Strand, **KEN** *John Prochejenskas* LONDON.
WRITING, PATENTEE, LONDON.

1.

Portrait de M^{me} Laigoch, tiré de l'interdiction par Bazzae

La marquise d'Espars avait 35 ans sur les registres de l'état civil, et 22 ans le soir dans un salon. mais combien de soins et d'artifices! Des boucles artificieuses lui enchevâtraient les tempes, elle se couronnait chez elle au demi jour, en faisant la malade, afin de rester dans les teintes protectrices d'une lumière papée à la merybeline; comme Diane de Poitiers: elle pratiquait l'eau froide pour les bains, comme elle encore, la marquise couchait sur le ~~canon~~, dormait sur des oreillers de Maroquin, pour conserver la cherture, mangeait peu, ne buvait que de l'eau, combinait les mouvements afin d'éviter la fatigue; et mettait une exactitude monastique dans les moindres actes de sa vie; le même système a dit-on été porté jusqu'à l'emplir de la glace au lieu d'eau, jusqu'aux aliments froids, par une illustre Bolognese, qui de nos jours, allie déjà une vie séculaire aux mœurs de la petite maîtresse, M^{me} d'Espars avait-elle vu M^{me} Laigoch?

Destinée à vivre autant que vécut Marion de l'Orme à la qu'elle les biographes accordent 130 ans, l'ancienne Gouvernante de la Polyeve montre, à près de 100 ans, un esprit et un cœur jeunes, une gracieuse figure et une taille charmante. Elle puit dans sa conversation ou les mots pétillent comme les sermens au feu, comparer les hommes et les livres de la littérature actuelle, aux hommes et aux livres du 18^{me} siècle. De Varsovie elle commande les bonnets chez Herbeant. Grande Dame, non par sa naissance, mais sa position, elle a le devant comme une petite fille; elle nage comme un cygne, elle gracieusement qu'une esquette, elle insulte la mort, et se rit de la vie. Elle donna jadis l'É. Alexandre, et peu enjura'hui surprendre l'Esp. quelque jeune homme épris; elle a l'âge qu'il lui plait d'avoir: elle est un véritable conte de fée, si toutefois elle n'est pas le fée du conte.

Ingenieuse allegorie du monde, tirée de La dernière fée par Voltaire.

A l'heure à laquelle tout dort dans la nature, les fées et les enchanteurs montent dans leurs chars, et arrivent les uns après les autres dans le palais du génie qui donne la fête: chaque un a bien soin, surtout les fées, d'arriver la dernière, afin que sa parure étant vue après les autres, obtienne la victoire sur les fées tiennent singulièrement à faire triompher leur toilette. Cette circonstance singulière change dans l'empire des fées le temps et ses modifications; car si l'on doit se rendre au palais à dix heures de la nuit, cela signifie minuit, et personne n'arrive avant une heure du matin. Les enchanteurs sont tous vêtus de noir, parce qu'ils ont sagement pensé que l'absence de toute couleur leur étoit très-profitable, en ce que les couleurs sont quelquefois un objet de trouble et de confusion dans le royaume des fées. Pour éviter les désordres, tous se mettent en noir, de manière qu'on ne peut se reconnaître que par le langage; car chaque couleur a son grimoire, son parler, ses habitudes: les génies blancs viennent tout en rose; les génies bleus tout en noir, et les génies rouges ne viennent pas grand chose. Les différentes sortes de génies ont chacune une bannière et un mot aux quels se rattachent leurs actions et leurs pensées, et ils ne s'appellent plus qu'ils désirent tous la même chose sous différents noms. Il y a bien encore des génies-quartiers qui sont de toutes les couleurs: mais leur dictionnaire est si bref et leur ventre si gros, qu'on les estime peu, car ils sont toujours pour la lu couleur dominante, c'est le fonds de boutique du pouvoir que les enchanteurs se disputent. Ils disent toujours les mêmes choses, et ressemblent aux statues de nos jardins, qui restent à tous les propriétaires, de manière qu'on les reconnaît sur le-champ d'autant plus qu'ils n'ont pas de lanquette, puisque leur pouvoir est subordonné à celui de l'enchanteur de jour: c'est ce qui fait, qu'ils ont toujours faim, et qu'ils ont toujours l'air de manger pour la faim à venir, en ce qu'ils ont peur, un jour un des trois parties étant asez fort, et n'ayant plus besoin d'aide, on ne les laisse pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des chevaux à toutes selles, des sues à tout grains, des consciences mobiles, et qu'enfin on ne les renvoie regner dans les airs, diriger les nuages fugaces,

2.

se grouper en brochette autour du soleil, ou bien mieux, nuancer
et fonder les couleurs de l'arc-en-ciel.

Il y a des enchanteurs de toutes les classes qui viennent à cette
réunion, avec une multitude de fées, et voici ce qui s'y passe
dorsque les vieilles fées arrivent, on les place sur des bancs d'hon-
neur le long des murailles, et là elles se contentent de voir ce qui
se fait sans y prendre part, parce qu'elles sont vieilles: mais leur
langue ayant hérité de toute l'activité de leurs corps, elles se
débroment en babillant sur les jeunes fées, et sur les enchanteurs.
Si un génie regarde trop une jeune fée, elles rient au scandale, et
toute cette lupisserie remue comme s'il s'agissait d'une révolution.
Comme on a tout prouvé, les vieilles fées ont des petits morceaux de
bois garnis de satin, et quand elles s'ennuient, elles attendent
le satin devant leur visage, en baillant en silence; car il est
defendu dans l'empire des fées d'ouvrir la bouche autrement
que pour parler et manger. Le palais est tout éclairé par des
feux d'artifice reproduits par des diadèmes, et il est orné de
cailloux broyés et réduits en grandes miroirs, afin qu'une fée
en passant puisse voir si sa toilette ne se dérègle pas, et faire
signe à tel enchanteur qu'elle comprend ce qu'il a voulu lui
dire, par tel ou tel signe. Alors, quand presque tout le monde
est arrivé, chaque enchanteur prend une fée, et avec sons de la
musique ils se mettent tous à danser, à traverser la principale
salle du palais, avec des manières plus ou moins jolies en tra-
çant de bizarres figures par leur danse, et c'est à qui sautera,
dansera, traversera, tournera avec plus d'adresse et de gravité.
Enfin pendant que tout le monde saute, danse et fait
semblant de s'amuser, on traite les affaires les plus sérieuses.
Un génie qui saute est beaucoup plus traitable, on obtient de lui
plus facilement ce qu'on en désire. Si l'un de ces entretiens
alors sans entendre la musique, il jouirait du plus singulier

spectacle qui soit au monde: il verrait deux cents divinités presque toujours en l'air, jouant des pieds sans but, sans vouloir rien atteindre, et remuant la tête les yeux à qui mieux mieux. Bientôt cette fête d'un moment, pour cette danse aérienne, les toilettes les plus somptueuses sont prodiguées, tandis que leur prix pourrait soulager des milliers de malheureux.

Enfin les enchanteurs et les vieilles fées, dont toutes les articulations sont renormies, dont les fibres sont très dures, et qui par conséquent ne peuvent plus sauter, se rendent dans d'autres salles, là ils sont tous devant une table, occupés à regarder deux enchanteurs qui tiennent de petites cartons: c'est leur plus sublime occupation, leur amusement favori, leur rêve, leur pensée unique. En effet pendant tout le temps qui dure la fête, la salle où sont les tables vertes, ne se désamplie pas: tous les genies, bleus blancs, ou rouges / voir à ce moment rages, opinions, distinctions tout disparaît. Tous donc ne quittent pas des yeux les petits cartons colorés qui vont et viennent. Si l'un de ^{ceux} ~~ce~~ ^{veut} ~~il~~ ^{veut} profiter des discours admirables que les plus grandes des enchanteurs doivent tenir, lorsqu'ils se rassemblent, il entendrait: quatre à quatre, trois à un, un à deux à trois et un à quatre quatre à rien, trois à rien: gagné, perdu, rien ne va plus! Vingt frimes à prendre: le roi, la vole, le crap du lion, la fourche royale &c. les mots et ces cartons, ont un tel attrait, que les fées et les genies oublient de boire et de manger, et que la salle écroulerait, qu'ils ne s'en apercevraient que si l'on venait leur dire, que le palais est écavé. Quand les fées et les genies sont las de traverser en tout sens les salons, et qu'ils voient le jour paraître, ils s'en vont sans rien dire à l'enchanteur qui les a reçus et comme ils ne l'ont pas même cherché en entrant, il

arrive souvent qu'un enchanteur qui donne une fête ne sait pas même quels sont les génies qu'il a sus chez lui.

Tel est le principal amusement des fées: c'est un de leur plaisir favoris pendant la durée duquel elles oublient la terre et ses habitans, les malheureux, les malades, tout, et même on se fait une gloire à ces assemblées d'avoir un langage plaisant pour lequel tout jusqu'aux choses les plus sérieuses et les plus lamentables est présenté sous une forme badine ou ridicule, et on fait assaut de railleries plaisantes. Si une jolie petite fée apprenoit apparemment que la famine désolât une contrée, que les habitans n'ont pas un grain de blé pour faire du pain elle s'exclameroit: "Que ne mangent-ils de la brioche?"

Les génies ont aussi des singularités curieuses: On peut leur toucher la main, les doigts, le bras, l'épaule, tout le corps enfin excepté la joue... aussitôt que la joue d'un génie est seulement effleurée par un autre génie, on ne peut la laver qu'avec du sang; c'est là une des bizarreries avec lesquelles se sont soustraits les enchanteurs. Ensuite ils ont ce qu'ils nomment leur patriotisme, qui consiste à se louer aux mêmes sur leur courage et sur leur gloire; ce seroit un attentat que de reconnaître le courage des autres nations des génies. Ce n'est pas tout: voyez ces certains enchanteurs qui portent un ruban rouge à leur vêtement: eh bien, ce ruban là est une de leurs passions. Suspendez une friandise dans une salle, et amenez des bagues, ils se fatigueront à sauter pour en avoir quelques morceaux: il en est ainsi des génies pour le ruban ils se fatiguent et se consomment en efforts pour en avoir quelques morceaux, et une fois qu'ils l'ont, ce n'est plus rien pour eux. Enfin voyez des génies en linon blanc avec des habits propres et des bijoux recherchés; sachez ce qu'il leur plaît le plus!... Avec une âme sensible, noble et belle, malgré le cortège des vertus et des grâces, avec une belle figure, si vous n'êtes pas mis avec recherche, le dernier des enchanteurs

avoir sur us la préférence. Entre autres usages ils ont des génies
qui leur apprennent l'art de se louer les uns les autres, légèrement
ment et conformément à certaines règles. Ensuite si parmi
les génies il y a de vraiment supérieurs, tant qu'ils vivent
on n'y prend pas garde, au point qu'ils ne sont plus, on
les célèbre. En général les Génies ici mettent de la grandeur
dans les petites choses, et de la petitesse dans les grandes.
Il faut dispenser dix fois plus pour se promener que pour manger.
Il y a des animaux même qui croient à entretenir plus que les
hommes. Enfin la religion des génies consiste à se mettre à
genoux, lire dans un livre, écouter la messe: mais faire du
bien, sauver les malheureux, dépeupler le mer, et s'oublier un
peu, ah! il n'y a que de bons génies bien vécus qui savent
allier l'un à l'autre, c'est-à-dire le culte extérieur avec le
culte intérieur qui gît dans la conscience. Pour la plupart
le culte extérieur est tout, et ils croient gagner le ciel comme
on gagne une tour aux échecs, à force de manœuvres d'ad-
resse et de calcul.

Que de fois il arrive qu'un défaut de caractère, soit pris pour une
perfection réelle: que l'insensibilité soit qualifiée du beau nom
de prudence sur soi-même, et que l'absence de toute chaleur et énergie
soit appelée du bon sens et de la prudence. C'est ainsi que l'on
peut expliquer le succès et la bonne réputation que les êtres froids
et indifférents obtiennent quelquefois dans le monde; car
n'offensant jamais les autres, ils échappent à toutes ces difficul-
tés dans lesquelles les personnes dont les sentiments sont
plus tendres, et plus érudites se trouvent entraînés souvent.

L'amour dont on parle tant, et que peu d'êtres sont capable
d'éprouver véritablement: ce souverain bien de la vie qu'on passe
de bien rarement, malgré qu'on le nomme souvent; ce doux
sentiment, plus doux que tous les autres; qu'on sent mieux
définir que sentir dans le monde: sur le quel on a tant
écrit, et si différemment, parait être un sujet épuisé, sur le quel
il semble difficile de dire encore quelque chose de nouveau.
Je veux l'analyser cependant aussi, depuis je répète tous les
lieux communs qu'on a débités sur son compte. J'aime à en
parler, malgré qu'il me soit défendu de l'éprouver: comme
ce malheureux aime à parler des biens qu'il n'a plus, et qu'il
ne peut plus revoir, mais dont le souvenir et l'image présente
à sa pensée épurme ses vœux, et lui font pour quelques
instants oublier sa misère. Il n'y a pas une feuille un brin
d'herbe qui se ressemblent parfaitement, et l'on veut que
l'amour soit éprouvé de la même façon, par tous les lieux.
Quand il n'existe pas deux caractères au monde exactement
pareille en tout point, assigner une marche égale à l'amour
vouloir qu'il soit tel et non autre pour être regardé comme
réel et véritable est une folie. On dit aussi, et c'est un
lieu commun, usité surtout dans les romans, ou rien n'est
vrai: on n'aime qu'une fois. Et on n'a plus une âme sus-
ceptible de grandes et profondes impressions, parce qu'on a
contrevenu à ce principe fondamental des romanciers et
des têtes exaltées. L'homme sensible, je devrais plutôt
dire, la femme, car elles seules savent aimer dans toute
exception du mot, a besoin d'un être, au quel ils tiennent
exclusivement: et il n'y a d'exclusif que l'amour —

L'amitié peut-elle partagée, car qu'est-ce qui empêche d'aimer également deux amis, ou amis dignes également d'être aimés: deux sœurs ou frères, des Enfants, des Bénévoles? on aimerait seulement le partage est impossible: voilà ce qui prouve que ce sentiment surpasse tout-autre, et à lui seul peut remplir le cœur. On peut espérer d'aimer, ou si on n'est pas payé de retour, ou si la personne a trompé nos affections par des vertus qu'elle n'avait pas: mais le tour qu'on abuse, ne paraît pas pour celui la faculté d'aimer: au contraire, il desire avec d'autant plus d'ardeur, ce qui paraît plus difficile d'atteindre, et selon qu'il rencontre juste ou se trompe: il est constant ou inconstant selon les circonstances: heureux qui dès le premier pas qu'il fait dans cette carrière, traverse le cœur qui repose au sien, et cette moitié de lui-même qui l'aide à parcourir le triste sentier de la vie! Il est plus heureux, mais non plus fidèle qu'un autre, car s'il est mal rencontré, il est aussi été inconstant.

Dire qu'un ami m'a trompé, dois-je renoncer à l'amitié? et parceque j'ai été trompé en amour, dois-je dire qu'il n'existe pas! me punir des fautes d'autrui par la privation du plus dore des sentiments? Oh! non, cherchez et vous trouverez... à moins que des lois injustes ne puissent être du bonheur, en mettant des entraves à des sentiments en refusant de les légitimer, en le forçant à vivre dans des fers, forgés, pour la plus part par l'ambition et l'avarice qui forment les unions conjugales. —

leur alors en vain trouverait-on le cœur qui répondrait au nôtre; Et comme ces reproches, celui est destiné de trouver l'Enfer, ou tout le ciel qu'il ne peut atteindre. On doit en ce cas se regarder comme mort à la vie, apprendre à végéter, et non seulement remplir son cœur de tout ce qu'on peut, hors l'amour, mais occuper si bien son esprit, que l'on n'aye pas le loisir de penser à ce qu'on n'a pas, ou de désirer ce qu'on ne pourrait posséder qu'au dépens de son repos. Mais vaut-il la peine de vivre ainsi? et quand nous voyons tout aimer autour de nous, pourrons nous rettenir un sentiment d'habituant d'angoisse et de regrets d'être pour ainsi dire isolé dans la vie!

On doit fuir même la vue de ceux qui s'aiment, qu'on ne doit plus aimer; fuir même ses pensées, et fuir si on ne peut détruire ce désir d'aimer, d'en garder son cœur à l'affection qu'il ne doit plus éprouver. —

Mais je voulais parler des différents amours, et je ne parle que des tourments que la privation peut éprouver. Dans le monde, la vanité unie aux sens, sont qualifiées du nom d'Amour, on s'attache à la femme ou à l'homme à la mode; un autre objet plus aimable, plus nerveux se présente, on y court, et abandonne celui qui occupe non votre cœur, car il n'est pas de la partie, mais vos sens, et votre vanité. — quelque fois l'amour est de bonne foi d'une part, mais s'il n'est pas sincère et caprice de l'autre, on souffre, mais on guérit, à moins d'être une héroïne de romans, qui meurt d'amour pour un ingrat. Je ne espère jamais d'aimer dans aucun cas celui que j'aimerais une fois, à moins que

le devoir n'en gâche une ligne. — Ce n'est que quand on a perdu celui qu'on a aimé, qu'on peut sentir à quel point on a aimé! Un sentiment illusoire et qu'on s'est forgé soi-même pour occuper son imagination, se dissipe comme le brouillard à l'approche du soleil, et nous fait voir les lieux tel qu'ils sont; de même il en est de certaines illusions qui ressemblent à la lumière du jour, lorsque elle finit tout disparaît avec elle. Ainsi lorsque ces illusions étoient celle du cœur et non le délire de l'imagination, excitée par le besoin d'aimer, on ne peut s'en détacher sans un vif et long regret, qui desenchante de tout, et nous rend incapable d'exprimer une seconde fois le même sentiment, avec la même vivacité, et je dirais, non qu'on n'aime qu'une fois, mais qu'on n'aime avec le même degré de vivacité qu'une fois: car tout s'use, même le cœur.

Le qu'il y a de certain, c'est que lorsque on n'aime pas on regrette, et que rien ne saurait donner une idée de la félicité céleste, que l'amour quand il est pure et mutuel. — mais il y a de tout d'espèces, et encore varient-il selon les caractères. L'amour raisonnable, qui naît de l'estime et de l'habitude. L'amour de sympathie qu'on exprime tout d'un coup, — et on ne s'aime pas parcequ'on se connaît, mais on se connaît parcequ'on s'aime. L'amour dont la vanité est la base et le principe. L'amour que la pitié ou la reconnaissance fait naître: l'amour qui naît du besoin d'aimer: celui des sens qui est le moins touchant, et qui place l'homme au niveau d'une bête brute: et mille autres espèces d'amours trop longs à détailler, mais qui viennent

de l'infini: ou plus tot divers especes d'attachement, qu'on professe
 ne souvenent du nom d'Amour. Le plus vrai, seroit celui qui
 naîtroit d'une sympathie mutuelle, non raisonnée, mais que le
 tems enymeroit et qui ne tient rien aux charmes extérieurs
 ni meme aux vertus: ou on aime parce qu'on ne sauroit ne
 pas aimer, ou on ne raisonne pas, mais on est capable des
 plus grandes sacrifices, qui n'en sont meme pas pour des
 leuurs épris. Cet amour, que ni le tems ni l'absence ni la
 mort ne sauroit détruire, qui peut-être n'est qu'une chimere
 mais qui seul me donneroit vraiment une idée de la félicité
 des Anges. Tel est le charme de ce sentiment, que si meme
 on n'aime pas, comme on est aimé, on est heureux déjà.
 Voir la personne qu'on chérit, lire des lignes tracées de
 sa main, passer par des lieux où elle a été, tout ce qui tient
 à elle, nous donne déjà un sentiment de bonheur.
 Oh! heureux qui aime ainsi, mais trois fois plus heureux
 qui est pruyé d'un égal retour, avec la meme passion
 la meme constance; ce seroit une félicité des Anges
 que le ciel seul peut donner. On aimeroit trop une vie
 périssable, que votre desir est de quitter: ainsi au fond ne pas
 aimer, c'est l'habituer peu a peu a mourir, et cela est sage
 si cela n'est ayreable. Mais on a beau dire, et penser, vaut
 mieux plus regretter la vie en la quittant, que de la quitter
 sans avoir vécu.



Le bonheur par la même

Tout le monde court après, rarement on l'attein, et quand on le possède, on trouve encore quelque chose à désirer, car l'homme n'est jamais pleinement satisfait, et cette passion de l'âme qui desire toujours, est une preuve de son immortalité. Le bonheur parfait n'est pas d'ici bas: toujours quelque chagrin nous en détourne, et jouit-on de la plus parfaite félicité, l'idée de la perdre un jour par la mort, détruit notre bonheur. Le bonheur, comme l'amour, et comme toute chose, est vu sous un point différent par un chacun: ce qui serait la félicité de l'un, serait à charge, ou indifférent à un autre. Tel qui pourroit avoir le bonheur domestique, ne s'en soucie pas; la vanité les plaisirs lui semblent préférables: — L'aveugle ne pense qu'à son or, s'il en a il est heureux: — L'homme dissipé aux plaisirs, s'il en jouit, il l'est de même. L'ambitieux s'il s'élève ne l'est pas moins: la femme mondaine si elle éclipse d'autres, se croit heureuse; et l'homme sensible, s'il aime, est aimé, et possède ce qu'il aime véritablement, est véritablement heureux. mais tout en jouissant de ce qu'il veut chaque un met du prix, leur bonheur est-il parfait? L'aveugle craint pour son trésor et le sommeil le fait: l'homme dissipé finit par être blasé: l'ambitieux craint sa chute, ou envie l'élevé de ceux qui sont plus haut, et voulant encore s'élever, tombe: la femme mondaine a mille craintes et soucis: l'envie la ronger, soit qu'une autre soit plus jolie, ou qu'elle soit mieux mise, ou qu'on lui enlève une coiffure; son bonheur est facilement troublé; d'ailleurs

4
elle voit devant elle le terme de son bonheur éternel, que
la jeunesse sera passée.

L'homme sensible, unit à ce qu'il aime, tremble de le perdre
et l'idée de la mort, qui viendra un jour les séparer, le pour-
suit servamment pour l'affliger.

Ainsi, l'amalgame qu'on appelle le bonheur n'est qu'un mot vide de
sens, ou plutôt il existe dans un meilleur monde, mais
non ici bas. Le bonheur ou de brin surtout, par celui qui
est malheureux, est comme ces balons flottants de la fable
de brin c'est quelque chose, et de près, ce n'est rien, ou peu
de chose. Je crois que l'homme vraiment digne, est le
seul sage et heureux: car il a perdu de sa vie ce monde, bien
avant de quitter sa dépouille mortelle: les plaisirs d'ici bas
ne l'atteignent plus, car son cœur n'aime plus que Dieu.

Heureux qui peut se détacher de toute affection! Bien
moins je n'ai pas le courage de le désirer moi-même:
et l'idée de ne plus aimer, et de ne plus être, me fait
l'effet du supplice des Vestales, enlevées toutes vives.

Quelques mots de l'orphèvre Le bonheur est un état passager,
qui ne semble pas fait ici bas pour l'homme. Tout est sur la
terre dans un flux continu qui ne permet à rien d'y
prendre une forme constante. Tout change autour de nous.
Nous changeons nous-mêmes, et nul ne peut s'appuyer qu'il
aimera demain, ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous
nos plans de félicité pour cette vie sont des chimères.
Profitez du contentement d'esprit quand il vient.
Gardez-vous de l'élargir par notre faute, mais ne faites
pas des projets pour l'enchevêtrer, ce serait en vain.
Il n'y a pas de hommes heureux, peut-être peints, mais
seraient ou des lazzis contents. Le bonheur n'a point
d'enseignement extérieur; pour le connaître, il faut lire dans le
cœur de l'homme.

Portrait de L par elle-même

La nature a placé en elle un cœur droit et sensible, et cette sensibilité dont il lui a été défendu de faire usage, a été long-temps voilée par un vernis de légèreté, qui ne lui a pas nuï aux yeux de ses véritables amis, mais l'a dérobé à ceux du publique, et fait méconnaître par beaucoup de personnes. L'étourderie tient à la franchise; aussi elle en fut voilée infiniment, et il lui en resta encore. Minuteuse à l'excès sur tout ce qui tient au sostenement, elle pousse légèrement sur tout ce qui tient à l'étiquette.

Elle a de l'inégalité dans l'humeur à la suite de bien des peines, mais il faut l'exciter beaucoup à l'impatience pour qu'elle en tienne. Une gaieté extrême que l'habitude du malheur n'a pu éteindre en elle, a toujours rendu sa société agréable. Elle a la candeur d'un enfant, peu d'esprit, mais beaucoup d'imagination et la répartie prompte.

Portrait de M^{me} Rosalie D.

Les malheurs communs de l'enfance au temple, sous les yeux de Marie Antoinette, exprimés par l'ingratitude d'un mari devenu inhabile, par l'infortune de son Pays, qu'elle avait prévue et prédite: les malheurs impriment à toutes ses qualités un caractère de hauteur philosophique, qui la rangera toujours à part dans un monde où elle semble chercher des distractions, plutôt que des plaisirs. Un peu male par sa taille, elle l'est d'avantage encore par l'énergie de son caractère et de ses principes. L'étendue de ses connaissances achemine de justifier l'énergie qu'elle exerce avec une espèce de despotisme, sur toutes les personnes qui l'entourent.

Quatrains de M^{rs} Jenkins

Un seul printemps suffit à la nature,
Pour reparer l'amaigrissement et la verdure,
La vie entière à peine reproduit
La paix de leur qu'un seul instant détruit.

Conte arabe, traduit par le B. W. G.

Une goutte d'eau, échappée des nuages, tombe dans la mer;
effrayée de l'immensité sans bornes de cet élément, que suis-je
dit-elle, en comparaison de cet abîme sans fond, moins que
rien sans doute. Tandis qu'humblement elle réfléchit à son
nécessité, une huître la reçoit dans son sein. Le ciel le
voulut ainsi; elle devint perle superbe qui orna la couronne
des Rois de la terre.



Quatrains de Grubouski pour Olympe Mestkowski

Lorsque sur son déclin le soleil nous éclaire
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli.
On est vieux à vingt ans, si l'on espère de plaire,
Et qui pleurt à cent ans, meurt sans avoir vieilli.



Portrait de N. N.

C'est une femme sans physionomie propre, un de ces êtres à nature imitative dont toute la vie n'est qu'un dialogue perpétuel sur les vices les plus vulgaires. Elle est bonne comme l'opinion publique, méchante comme le préjugé, mais sans que son cœur entre pour rien dans sa bonté ni dans sa méchanceté. Elle a adopté une gloire pure que c'est une action approuvée du monde, et non pure que sa sensibilité émue s'y avait portée. On conçoit qu'avec un pareil caractère elle a la réputation d'une excellente femme. Ayant accepté comme règle de conduite l'opinion, elle n'a aucune occasion de chose ni de deuil. Elle est douce par neutralité, patiente par défaut d'avis, bienveillante par absence de moralité. Elle obéit en tout à l'habitude, c'est-à-dire à la religion de l'égoïsme placée d'un peu d'hypocrisie. Du reste, aucune puissance ne s'oppose chez elle à cette rigoureuse observance de l'usage. Son esprit est si plat, qu'il n'a pas même ~~ces~~ aspérités vulgaires qui égratignent. Son cœur si vide, qu'il ne s'y trouve pas un ferment de malice ou de haine: aussi sa bienveillance laconique est générale, c'est là seulement qu'il faut chercher son individualité, si on veut à toute force lui en trouver une. Le désir de parler lui reste insensible et est ignoré. Elle est perpétuellement en extase devant un objet qui l'a captivée, non qu'elle ait aucune admiration réelle, mais elle dilate son chapellet d'images, comme d'autres, sous d'un esprit mépris négatif ou de passions plus vives, cessent critiquer et calomnier, uniquement pour parler.

3. Bractwojskich Zofia Kamyszka urodzona w Murarwie
A 1779

Bierwsze jej okazy się, pierwsze wyproszenie na wielkie
swiat, ktorego w krótku miała się stać chlebą y brodą,
było czynem dobroczynności, i nie jako gołtem. Dalszego
tamtę jej życie. Na dworze Stanisława Augusta, utrzymy-
mywał się w wyjątku zbieraniu w wielkie bractwa jarosław
na rzecz Szpitalow. W roku 1792 młoda Księżniczka
wystąpiła jako kwieterka w 13 roku życia swego: a
jej piękność, jej wrodzone erowone, i w ten czas pow-
szehne dla niej obawity uwielbienie.

W roku 1796 / 20 maja / zastąpiła w ostatu Książce
Stanisławowi Kamyszkiemu; urodzenie i dostatek, tak
własne jak i męża, na swiętym postawity jej dwore życia.
Tak w kraju jak w zagranicy, po dworach i najpiękniejszych
spółczesnych, rozkwitała swą pamięć, swą urodę
piękności, i rozumiejącą przymiotów, i była wspaniałym
człowiekiem w chlebę swego bractwa i swego kraju. Barwana
w admirał w sztandar, wrokiem, i prozności swobodnych,
nawarona na utrudę niestannych, wż nuygnowieństwych
z wrogo uwielbion. wyszło to co zdarza, emie i gubie
męż, umiała wż na ugotowanie łot swich, na
uswidnienie przymiotów, na podniesienie siebie w oświe-
własnych, i w oświeceniu swiat: szerszymi nów a zjedno-
trafianym się pomiarowaniem sporowane na poro-
zulety, kłóczyły się w jej łobie. Do nuykniejszego
Stwa, do nuydelikatniejszych poruszeń, tężyta granica
ny wrogo; do dostojności siwiesicy, męża, i tak
pewnym statem, umiłowaniem porządku, i statem

prawił, że wszystkich sprawach życia. Jej rozum kó-
biący, giętki, trwały, miły, w sercu ciepły, przybierał, jej
potrzeba wymagała miłości, odwagi, męstwa obywatela, i wielkiego
sięgnięcia przetrwania.

Choć nikt nad nią w rozstrzygnięciach towarzyszkowej swobodzie
wzrost, powściągnięciem i swobodą przytemności nie umiał,
przez ulubionym i prawdziwym jej sercem, było do-
mowe serce. Kochała męża i dzieci; w nich całą
pomysłność swoją emulowała, i nigdy wrożeńszy jej Bo-
gu nie była, jak kiedy sama z nim nie umiała przemiłować
może. Matka brisyciorga dzieci, które wszystkie
dochowała, ich wychowanie, ich serce, ich postanowie-
nia i utrzymywanie na dobrej drodze, poświęcała za najwspanialszy
iż rzucił życie swoje; miłość matczyną była najil-
niejszą miłością jej serca.

Zofia Kamoyka w domu Nadzielskim otrzymała rację
przykładu wrażeń, trójki obywatelskiego życia, którego
na ramie urosła. Jest w numerach naszej Kłi-
wa pamiętki tego wczesnego wrażeń, miłości Ojczyzny
w dzieci polskie. — Kiedy w czasie seymu estońskiego
powszechnie wrażeń, powszechnie przekonania lepszej
przyrodzie, całej Polki przetrwała, kiedy konstytucja
3^{go} maja, stała się nie tylko ożywczo tylko nadziei.

Siema Elzbieta Cwercyńska młodocianym ciałem swoją
Zofii data w upominku, umyślnie w tym celu wybito
medal, na pamiętki, pogodnie swobodnego słowa Ojczyzny.

Solesque patriam uerens res mea nituisse nisi / Wiersz
tam pogodnie słone, oswiecące Ojczyznę naszą / To słowo
medala honoruje urosłe życie młodej polki, z sercem
nadziei Polki, nie wyrażając żadnego przykrości, żadnej
nauki.

Powstanie 1830 i wojna 1831 wystawły ich na szczyt walki
 pasujących się w ich sercu uczucie matki! żony! i obywatelki!
 Bożęta nęczyły sercami, nęczyły nadzieją dla
 Ojczyzny, kłata się o ich losy, które walka z sibiym wrogiem
 miała rozstrzygnąć. Były one z piśmiu Synów i
 Ducha świętego, uległy w szeregu narodziły, u-
 sły się z doświadczenia świętego obowiązku, upadła pod
 niestanną brzożą ich ustraty. Maszyna dzieła serce między
 nimi i męstwem, którego szczyt obywatelności, na przekór
 wewnętrznego przekonania, rozciągnęli z uspułdzeniem,
 i wplekali daleko od krajów, w siłę zwycięskiego wroga!
 Jej dawa stała się tym sposobem pastwą, najbole-
 nieszniejszą, męstwa. Obraz ich sławie sama najle-
 piej, nęczyły, najwinniej, w listach pisanych prze-
 cież tej pamiętnej Epoki, do dawnej Bryjnowskiej su-
 granicy. — Listy te anonimowe rozwały się w kopyta-
 go widać Orszak, i pokręcały głowę uwilbieniu przy-
 kład, tego czym są w Polsce, Matki, Żony, Obywa-
 telki! Między sierpieniem brzożnej walki minęły, u-
 rostato tylko wewnętrzne uwaruń samego wytrwania u
 niedoli, zamiarem było Zofii Zamorskiej to w w
 przepetnionym Serce bolesnie, do uderzenia pisate-
 zy spokójniusz, rozważ, z troskliwością na przystosie
 rebra w idem obraz, patrzyłyśmy powinności,
 pteci niewinnej, i ten polkom w apominku rozstawia.

Tragic i boleśliwe ustręśnienie, których doznała w czasie
walki narey, i po iij upadku, rzucały fatalny uis iij
zdrowie. Mniej rozproszonej po świecie dobrane, maske
ryzybiaty, z dźwiękową swerigo wygnana; lorkę nierrę-
siami przypisano, chciała wżerze być, wżerze powiesze
iarystkiemu wygotae. — Sity iij nieodpowiadaly wyzna-
ganiom Duszy. Zapadła ciężko! w krótkie straciła mat-
kę i Kilkoro Wnucząt Kochanych!... Choroba śmiertelna
się stala!... Bożę dwa ostatnie lata, przewidywała śmierć
płonę, i żyła w ciągłe odnawianych się mędractwach.
Wychowanie najmłodszego córki Eliry, i ostatniego Syna
Stanisława, zajmowało ją bez ustanku. Skoro bolesci
na chwile opuszczały, natychmiast wracały rzyżone
zatrudnienia czynnego życia. Pracowała nawet mogła
nad tłumaczeniem pobornego dzieła, które dla wnucząt
swoich przeświadczała.

Jakże było wdziernym Siostrze i Bracie, którzy naj-
ni niepokornymi z daleka do niej przybyli! Do tego
uprzyśmienie ich pobytu przy sobie było ich wdziernym
myslą — Bożę nimi, przed Dwieście latu swie bole-
ci; owszem sama lubita przyrzynnie się do ich wesoleni;
następcze im zabawy. — Tronczym się o siebie mówić
to przydzie, a iudro lepiej, bydzie, nie użdem iudre zle.

Jas Cyrylona był iij ciągłe na Stocu, głęboko eruta
iij nierręnska: nie mogła o niej bez wielkiego wzru-
szenia mówić, tak dalece, że często umiała musiano

rozprawie o Polsce, aby jej uciepnie nie pomogła.
 Na cety syderien porce smierciej, po obropozach boleściach,
 iuz swoy konie bliki armate! Brzy te Onie, morna
 powiedzie, ze kielko krotnie wysytkich, klogostawita, i
 regnata po jmienu. I wysytkiem i o wysytkich pamię-
 kata. Jey ostatnie slowa, kelnace neyrozystora miterciej
 Proga, neyurniowskysra verygnaciej, trostliwie spisanie
 rostaty, na nauki i wiernie zbedowanie jej podrostawa
 i potomstwa.

Dwa razy mazy stuchata ze smierkebnego toza, ussed
 srloekunia obawiajacych, ktorym statos i ciehoi nakury-
 wata. Dwa razy przyita wintytk i ostatne namawie-
 nie. J tak rostata sej na konie ta Dura Onielska
 z rumyronym uatem i do lepszego zycia, z uriny i nardiciej
 ulciata!... Zastawita po sobie siedmie Syasow, masyjch
 motliwych, edolnych, posurjowych sprawie nurodowej.
 Jry corki wroy iak ona emst chresuwarskich i
 obywatelskich. Zastawita ole nich, co tytko malka
 neygoroszego rostawie more dricim: uyruntowani
 w nich, uruciu Preligii, i mitorii Cyeryzoy.

Takie byto przykludne, poryteorne, dostoyne zycie
 Zofii Zamoyshii: poreruwane za weresnie! kiedy
 ierrre tyle dobrego wrobie mogta!.....

Jakze bolesnym zyon ten musi byc, temu, co jej smut
 w wieku niemowlczym, co jej nosit na Praku, co w
 tym poranku jej zycia, iuz wiednieit w niej te piktowse

te nieporozumienie wdzięki, które pomni tak żywo suchy-
cący paterzyści. Mógł wspomnieć tych chwil: gdy
młody nasz pokarata się na dworze ostatniego Króla
Polskiego, w postaci wschodzący w dniu majowym
jutrośki, z stożkim uśmiechem zbierający wsparcie
dla niepisanej ludności: może wspomnieć i tak
była przybitymy Polki! Żony! Matki!
Est aliquis veri, in antiquis consuetudinibus!

/ Jest wświście w stworzonym wyrażeniu. /

Wtem tych wspomnień, męskiny luty i trudami,
w starości wygnany z Ziemi Ojczyzny, drzyca już
długo, rzucam re ziemie kuria na jej grobie.

Wznosi gorze mojej za jej Dura, która starości
przed Progem, tydzień się przed nim ustawił za
niezręczności Ojczyzny naszej!

1887

Julian Niemcewicz

Les deux âges de l'Homme.

Il est un œil heureux, mais qu'on perd
sans retour
Ou la faible jeunesse entrevoit sur
ses traces.
Le plaisir vit avec l'amour
Et les desirs avec les vices.

Il est un œil affreux, sombre
et froide raison
Ou l'homme enveit s'égarer, et
prend, sans se pitié
Son impuissance pour orgueil
Et ses craintes pour la raison.

121

Portrait de Mrs de Staël, par M. Pozzo di Borgo

M^{me} de Staël n'appartient ni au sexe qu'on aime, ni à celui qu'on estime. Elle parle et écrit comme un homme, et agit toute sa vie comme une femme, ce qui est preuve d'équilibre bien entendu. Comme elle est extrême en tout, ceux qui se plaisent avec elle doivent en être enchantés; d'autres, au contraire, la prendront en horreur, crainte d'en trouver une pareille à la maison. Les qualités, les défauts, les faiblesses, l'esprit et les talents de Mrs de Staël, subdivisés et distribués par doses, eussent formé une population de femmes aimables; tout cela, réuni dans une seule, a produit en quelque manière un monstre. Si on la considère tout entière, elle confond l'imagination la plus forte, et on impose aux plus aguerries; mais on la surprenant dans des moments où elle ne paraît que du côté où elle brille, elle est vraiment étonnante.

Elle m'a toujours traité avec amitié; ne m'accusez pas de la trahir, lorsque je m'en parle avec tant d'impertinence. C'est qu'on la juge plus qu'on ne l'aime, malgré qu'elle ait désiré le contraire.....

Le veu a soie est a mes yeux
A'être dont le sort vaut le mieux.
Il travaille dans sa jeunesse,
Il dort dans sa maturité;
Et meurt enfin dans sa vieillesse
Au comble de la volupté.

Notre sort est bien différent;
Il va toujours en empirant:
Quelques plaisirs dans la jeunesse,
Des soins dans la maturité,
Tous les malheurs dans la vieillesse
Duis la peur de l'érmité.

M^{me} du Deffand

Stowa wiary Wernikory, wyjęte z powieści
historycznej z roku 1756, napisanej przez M: Gyskowskiego

Polsko Cyrymo moim! biedna twój, coła na teraz — boja
się przyleje krew synów twoich — wysokie mogiły wzniosą
się z ich krwi — spustoszeniu, rozpacz i bójny smutek
poisą się po twoj ziemi — trzy pułki swoje, trzy
rany cię rozszarpie — i upadnie — Na nieym spotyka
usitowaniem polskich synów, krol twój driscyry, i tak
zawzięt tak okydnie skony, plawerę się na dworze
moskowskiej Curycy — Cyrymo! Stęgo jęrec będrisz
pod jarzmem obcych, erse twoich dzieci wyrzucę w
niewole na bez ludne obszary — druga pierze w dalsze
kroje rebrze pomocy krwi, i słowem dla niemiłosierny
malki — Po stęgich latach zjawi się obrym za-
choce i nadzieja zabłysnie dla Polski; Polacy na
polskiej ziemi walerye będą ze swymi wrogami, ale ta
nadzieja zająśnie i smilnie i tak spadnie gwierda z
nieba — Jdnak i co iż rozszarpali, powiedzą: iest
Czet biały, iest krolestwo polskie, i ludie stabi
tworze się tym będą, a nawet bęgostawie mowdorem
Cyrymy; ale zły law cheiny prolewu krwi swoich
podanych rusycze na tronie Jeyllonow i potęże ze
blichot nie iest prawdę — Nawo polskie powstanie
we wszystkich erzajach polskiej ziemi — ale rusycznie

mu na taorii, zgorze i otowicku; iutk dwoicij tute i to ruzi
 upadnie — Polacy jedni iutk osty po spustawieniu gziurea
 poleca na wenerowicku dalku, dwoicy na wygnaniest i on nie
 wolubt, smutne oni liurye lędy — Polka nasigkta kowry
 swoich dzieci, wygnionu iutk trupami, etego exwie lędy
 cęzar iemigzeow — ale nawesriu nawędyrie eras, kiedy
 etylich szymie etotem, Fraxerz wespye, muzalmanin
 koniu napoi w Florynie — Polacy liurii iutk dwoicy
 litewskich borow, jak rianika piuska brzegow Wisty,
 iutk bruzary stepu, powstana i walerye lędy z wrogami.
 Dwoicy ruzycztwo odnose w jurze Harewycy,
 drugi koto magit Piata i Berepiatycky, trawie
 przy siedmiu megitub — cwarde i ostelnie migazy
 Przeszerowem u Jamery — Dniepr calthem kowry sie
 szwabie, potawery o poroky wotryca trapy wrogow —
 a od Czarnego morza do Baltyskiego, od karpudow
 po Wyzowskie stepy, niędyrie ani Niemcu ani Mos-
 kulu na polskiej ziemi. Daleki ten eras, ale przy
 dzie kicęys, synowu i wnukowu naszym Szynere
 podawza sobie bratnie etanie, a silni idnosiey, silni
 zapalem, na wielki wroto wypro z swoich ziem i mo-
 kaskie i Niemieckie raiwry! a Polku lędyrie wroto,
 Polerna.

Wz Jar Harewycyka iutk pod starym Konstancynowem
 na Wolynie — Magity Piata i Berepiatycky koto
 Szewolowy na Ukrainie — Siedym megit koto Hubnika
 na podole — Przeszerow miustecku nad brzegem Dniepru
 na Ukrainie, Jamera iutk cwarde mili od Przeszerowa.

Définition des Villes

Chaque ville de ce monde a son cri dominant; le cri de Londres c'est le frottement des machines et le sifflement de la vapeur; s'échappant d'une soupape; celui de Petersbourg est le roulement du four-bouvier; de Rome, le son des cloches renvoyé par l'écho des fontaines; de Naples, les chants d'amour et le sanglement d'un homme qui dort; celui de Vienne, l'oratorio à grand orchestre combiné avec la musique du théâtre et des tables d'hôte; le cri de Berlin, c'est la voix nasillarde du professeur dans la chaire; d'Amsterdam, le bruit de l'or sonnant sur le comptoir; le cri de Madrid ou plutôt de Seville, vraie capitale de l'Espagne, le froissement des castagnettes, et le cri de Paris, c'est celui d'une plume qui gratte du papier.

1.

Gdy ci nie wiążę, nie wrotycham nie
Nie tracę smysłu, kiedy ci robaczę
Zednać goj ci tego nie oylecam
Czy mi brakuje, kogoś wiesz
I technię radzić sobie pytanie
Czy to jest porządek, czy to jest
nie?

⁴
Dla twierdzą rozumia, ryciu bym
nie skąpił
Bo twój spokójność i w porządku
bym usłuchał
Choc smiertelny ryzy nie ma w
moim sercu
Bydym dla ciebie, rozumem i
pokojem
Znowu sobie powtarzam pytanie
Czy to jest porządek, czy to jest
niechacie.

2.

Gdy z oera rniknier, nie mogę ni
W myśli oenerwie, twierdzą obracze
Zednać nie raz erwie mimo chęci
Zon jest bliżo mej pamięci,
I znowu sobie powtarzam pytanie
Czy to jest porządek, czy to jest
niechacie?

⁵
Kiedy poteryz się na mo olo-
nie
Lubo mnie inkuś spokójność
owionie
Zdać się ze lekkim snem rukiem
rycie
Lecz mnie porobiora rywore
Znowu biwie
Ktoś mi głono radzić pytanie
Czy to jest porządek, czyli też
niechacie.

3.

Ciepłotem nie są, nie myśletem weu
Lubym poruc tobie, ied wylawee
Kogo bez celu, nie pilnuję
Wam nie pytnię, iak w tw
rany progi
I uchooży sobie radzić pytanie
Co tu mnie wiodło? Porządek
czy niechacie.

⁶
Kiedy dla ciebie te piosenki
układam.
Wierzę Duch mami usłame
nie wlewał
Beton rziwinie sam się nie
poroborem
I kęś wrietem myśli, iak na
rany wrietem
Zapisatem na koncu pytanie
Co mnie nuteknelo, Porządek
czy niechacie.

Miecz z Domu Honora, czyli powrót imienia Frisco

Proł Kazimierz siód na Tronie
Dulij Herman, radne Busy
Wojewody, Kwartelary
Trywstwa w liwym yronie
A za nim ludieickawy
Konkwał rzuchey sprawy.

Gothard Pryraki, niemie z rodu
Y miez potak, Honora z Domu
Slawny z pokumera pogromu
Wu gurdto w obe narodu
Depowierciawny juz sobie
Mili boj stary w try dolie.

Bez spraka, bez panicza
I. Jak Prolewski wyprobi giesij
Kuzdy bronie iakg nosi
Z przeciwnikiem niek sie zmierza
Boj sie starowca i oglyza
Boj z nimi, i tusha wana.

Miecz Gotharda byl konrechy
I z pod Blawow na nim srecorby
Na nim srebrne cytry, herby
Feden Pryraki, dwa wriwatej
Ciege nim bruno, a do pchinesia
Sam sie chylid od ujeia

Pod Polaka rubrywiony
Xnit sie niegerie stoly zylej

Proz Maria, z idney bylo
Za Ojczyzny z drugy strony
Jak sie wrowit, ledwie blysnot
Obey sie Progu, iak swisnot.

Wfny niemie w wrost obryma
Na powrotku iak dalek stoi;
Prumi, tuje, drwinke stowi
Prola, swiackow, w wyglacie nima
Zatwo bylo tuje, sremieci
Gy go nie mozt nikt sserumieci

Lez nie dlugo mowa brwata
Bryrto w krotce i do sprawy
Zaps wielkie, spot byl swawy;
Amiore lub remsta, wstaje lub chwata
Niema srodka i wybore
Ten by musi konie spora

Niemie swimny rzwad aryuwa,
W lawo zmierzy, a pchnie w prawo
Styub po Frychu daje zwowo,
Nie da spwery, nie spwerywa
A sie nawerriei utrudid
A sie Polak w koncu rnuerit.

Znudid sminterciez Pryraka,
I iak muchnot w piworym kochu
Miecz Niemca lruit na koku
Et niemie u noz Polaka.
Friedstow "Przykmet w swy mowie
A sy! mmieyru z tym" miez w
powie

par Emile de la Bedolliere

Y powiata glosy poredny,
Friedherr! Koryzery do karta;
Friedherr! trykrowe narodo wota
Friedherr, Fryfery, u honuu Fryfery.
Fryferye wielbrye ruzem
Fryferye zarye wyferyem.

Wskud krol i rzykt, goy miowle
Fryferye glosy nuchile;
Fryferye Fryfery, od tuj chwile
Jak iij narowat narodo euly;
Lo niech mystawa, tuskie, Fryferye
Bamise zlowa na ture wrukile.

Pto i mite ola narowu,
Ze iij wulkie tute ubonera,
Ze miowle Polak, kowbu Pionera
Ustard Gotharda Niemca, radowe;
Ze ruzaryt, ze poredaryt
Tute to Polak, wlowe ruzaryt.

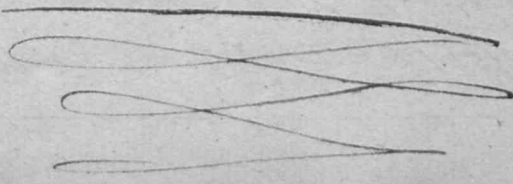
Handwritten signature or decorative flourish.

Il me semble d'observer de ces femmes
Dont, à Paris, on nous vante le courage
Qui, par ceulx, se faisant bonnes ames,
Avec celui soulageant le malheur.
Dont notre époque, en moyen tres-petit
Pour arriver à la célébrité
Nous avons vu plus d'une femme he
Pour piedestal prendre la charité!

Wycieczki z wspomnień Jaturickiego.

Cynistę wyobraźni Wautau, nosił słotą broń, co
ostrzyżę karat; nosił czerwony surcufus, a ten podurł się
zniknąć stroy a restaty tylich obywateli. Już do
nas do brzoł ogłowa rzucał na polowanie, to wrócił nam-
iot na dziedzinie, i tam krował; lubił spisać młodszy
polski do konia i do broni, reby z nią kiedy. Kiedy na
obronę Cypru, uczył nas po wchodzeniu obchodzić się
z koniem, iśćcie dymem, i wykuruje spise. A stał przy
pomiarach sobie chwiał po rękach przeproszył w
Arabii, lubił pokazywać iab się Arabowie mody; co
swoich koni, choć się w Sawarii powodziły, gwałt po
Arabii; a sobie przystawiał potrawami arabskimi któ-
rych nie można było wciąć w usta; to też niht u niego
nie ruszył, ale gdzie był gościem to wzięcie mu wari,
bo czy to miał przeprosy dumę, czy słoty morze bajut o
arabskich Carach i rozkładał pierszystej pustynie, czy
też rozprawiał o koniach albo o dziedach świata, zawsze
miał go było słuchac, bo w morze jego pełno wosinku
w opowiadaniu pełno rycia, co silnie w nim wstrata,
i rade było choć w słowach przeważać. Co tajemniczego
osiadał na jego duszy, zasępiło twarz jego, ale temu ot-
tworzył obawę słoty, i nie wywinał nigdy
orlego lotu. Przeważnie na to czym był, był albo
złoty maty, albo za wiatki, bo wszystko u niego było
nieporządnie, i w gospodarstwie i w domu. Aż

mogą się stale dogospodarować, myślał że go się do
 Kopeni; szukał skarbów o którym mu Praba powiadziała,
 murzył o skarbie w murach zamku w Bodoverenels, i
 już rubrował się brzyjąc te mury. W komnatkach jego
 jego pełno bogatych sprzętów i broni kwaterony, pełna
 osobliwości ze wszystkich części świata, a nie było
 gdzie sprzęty wygrodzić. Leżał się że nie było rzeczy
 który by przeważnie nie umiał, bo to i wykreślił
 i muzykę, i dręgoty, i wiersze i mury i malowidła.
 Tworzył Opory, malował bitwy, pisał poematy, wiele
 rzeczy ichawczych po nim powstało, ale tak jak i on
 górecie rugineto. Szkoda, bo były między innymi, poci-
 zje pisane wierszem niwym mury, pełne uwikłaniem
 ognia i piślinki polseryony. Subitem wytał te jego
 pociżje, a on lubił je słuchać z rumowionemi seryma
 zdy wistkery się skupie na smyśl słucha, i silniejszym
 eruiem rozpornie brwiłki wygradow, i mwe jeryka.
 Proty mu się rozmaita wistkie myśli, a suony nie
 wyłonił, i rumiast stae się wistkim otworem, gi-
 nge w posrodku nas, rostał się kul po sobie, i po tem
 że tyle rotności zmurmiato i z nim suprapacto.
 Corocz okwero walerje re Ogaryony, ze wszystkich co
 miał rucit się do porostania, i walerj; ale jak w
 porytkach nie umiał sławie na orle, tak porocies
 nie miał czasu na wierzach wyplynie.



L'Orpheline des Prisons.

A l'époque où la terreur couvrait le Trone d'échafauds et de larmes, la Princesse Lanie Lubomirska, aussi illustre par sa naissance que par sa beauté, habitait Paris; livrée uniquement aux soins d'élèver Rosalie, sa fille unique, âgée alors de 5 ans, elle se croyait protégée en France par les lois sacrées du droit des gens; mais, honorée au comité révolutionnaire comme conspirant contre la république, et traduite au tribunal de sang; soupçonnée, accusée, condamnée à mort, tel fut, en peu de jours, le destin de cette trop confiante étrangère.

Séparée de tous ses serviteurs lors de sa détention à la Conciergerie, on lui avait néanmoins permis d'y emmener sa fille. Le jour où cette malheureuse mère fut traînée à l'échafaud, elle recommanda Rosalie aux soins de ses compagnees d'infortune mais celles-ci éprouvant bientôt le même sort que la Princesse l'èquérèrent Rosalie par testament à d'autres prisonniere, et le pauvre enfant, adoptée et transmise en victime en victime, fut recueillie par la pitié de la blanchisseuse de la Conciergerie nommée Portot. Cette digne femme, touchée de l'abandon de la pauvre petite, ajouta ce sixième enfant avec cinq autres elle était déjà mère, et devint ainsi la providence de l'orpheline des Prisons. Quoique se trouvant dans une condition bien différente de celle à laquelle elle se voyait destinée, Rosalie aidait avec zèle sa bienfaitrice dans ses travaux et par ses soins avertis et son empressement à lui plaire, elle fut se faire confondre, par sa mère adoptive, avec ses autres enfants. Le regne de sang venait de cesser; et la liste des victimes de cette époque, publiée dans toute l'Europe apprit avec amis de la Besse que sur un sol qu'on disait

libre, une Polonoise illustre avait payé de sa tête son impie
 vente confidentielle. A cette horrible nouvelle, le comte Proscowski
 frère de la Basse, était accouru à Paris. Aidé des autorités, il
 s'occupait sans relâche à découvrir les traces de la fille de sa
 sœur infortunée; mais depuis plusieurs semaines il tentait en
 vain tous les moyens de recherches: signalements, affiches, pro-
 messes, rien n'avait été omis..... la pauvre blanchisseuse ne li-
 sait pas les gazettes ni l'annonce des récompenses promises! Le
 geôlier de la Conciergerie, le seul qui eût pu donner quelque ren-
 seignement sur l'Orpheline, était mort, et avait déjà eu deux
 successeurs: rien donc ne paraissait devoir mettre le comte sur les
 traces d'une enfant si chère: tout lui faisait croire que la
 misère et l'abandon n'auraient hâté la fin des jours de l'orpheli-
 ne.... Cependant la Providence, qui semblait avoir épuisé
 pour Prosalie le temps des épreuves, permit que la blanchisseuse
 de la Conciergerie le fit aujour de l'Hôtel Grange-Batelière, où
 le comte était descendu en arrivant à Paris.

Un matin que Prosalie, accompagnant sa seconde mère, rap-
 portait du linge à l'hôtel, le comte l'aperçut en traversant
 la cour; frappé de sa beauté, il lui sembla retrouver dans ses
 traits quelque ressemblance avec ceux de sa sœur.

Quel est votre nom, ma belle petite? demanda-t-il à l'enfant.
 Prosalie, monsieur, lui répondit-elle.

- Prosalie! dites-je? Ma bonne, cette enfant est-elle à vous?
 ajouta le comte en s'adressant à la femme. Prosalie.

Oui, monsieur, elle est à moi, sur je l'ai nourrie depuis
 trois ans; mais quand je dis qu'elle est à moi, ce n'est
 cependant pas moi qui l'ai mise au monde, sur c'est
 la fille d'une pauvre prisonnière, et qui n'a plus ni
 Père ni mère; mais voyez, monsieur avec moi, le mal-
 heur, c'est comme la ylle, ça m'attache.

- D'une Prisonnière: dites 272.

- Et d'une grande Dame encore, qui a été guillotinée avec tant d'autres au temps de Robespierre.

Le comte, de ce moment, ne put douter que cette enfant ne fût sa niece. Pour s'en convaincre entièrement, il lui parla polonois. Rosalie, à des accents qui lui rappelaient les douces impressions de son enfance, fondit en larmes, et se jeta tout éplorée dans les bras du comte: Oh! je n'entends, monsieur, je n'entends!... répétez encore, c'était ainsi que me parlait ma mère!...

Le comte, au comble de ses vœux, presse Rosalie sur son cœur et l'arrosant des plus douces larmes: Rosalie! je t'ai retrouvée! lui dit-il; tu es ma niece, la fille de mon frère bien-aimé!

Puis se tournant vers la bonne Portot, que la surprise rendoit immobile et interdite: Brave femme, lui dit-il en remettant Rosalie entre ses bras, soyez toujours sa mère, et ne la quitterez plus; puisque l'Orpheline abandonnée a été de votre famille, la votre ne cessera pas d'être la sienne; et voilà d'avance comme nous partagerons avec 273. Et ces mots, il lui remit une bourse pleine d'or, et l'obligea à venir, dès le même jour, s'établir, avec tous ses Enfants, à l'hôtel Grand-Basilière.

Peu de temps après, il quitta Paris pour retourner en pologne, où la bonne Portot suivit sa Rosalie. Les enfants de la Duchesse furent élevés sous les yeux du comte, avec le plus grand succès. Les garçons, placés à l'université, entrèrent par suite dans l'armée polonoise, où ils eurent des aides de camp de ^{du} Prince-Roi. Les filles richement dotées, furent mariées à des gentilshommes polonois. Quand à la belle comtesse Rosalie, elle épousa son cousin le ^{Comte} de ^{la} ^{Garde}. Et lorsque à l'époque du congrès de Vienne, elle me racontoit cette brillante anecdote, l'opulence et le bonheur étenduoient leur voile d'or sur sa destinée; sa bienfaitrice, l'estimable Portot, vivoit toujours près d'elle, et le ^{Comte} n'avoit jamais cessé de la chérir comme une mère et de la nommer sa providence.

Comte de la Garde.

sa le ^{Dieu} De
Valombrée

Dieu, par un mystère impénétrable, a mis pour marcher à côté
l'un de l'autre dans la vie, deux êtres complètement dissimilaires;
il n'a plus en eux ni les mêmes sympathies, ni les mêmes antipathies
ni les mêmes convenances. Il leur a commandé de s'aimer, et cependant
l'un donne, l'autre est privé; ~~l'un est riche, l'autre est pauvre~~
l'un reçoit, l'autre obéit. Il y a un maître et une esclave.
Comment unir deux choses si contraires avec l'amer? ce sen-
timent qui doit tout égaliser et tout embellir.

Dieu crée le monde pour l'homme; il nous a créés pour lui
d'abord, pour l'homme ensuite. Nous ne sommes qu'un receveur,
il est le bré. Nous faisons partie du grand univers, mis en œuvre
pour lui plaire. Nous avons la souveraineté, l'homme a l'obéissance;
nous obéissons, il règne, et jusqu'à nos sacrifices, s'il s'en
appareût, si nous les lui faisons sentir, nous nous attirons des
ruines, des ingratitudes, des fureurs, qui empoisonnent notre
notre vie toute entière. Homme! tu serais assez folle pour
juger son cœur d'homme d'après le tien? ne s'y trompe
pas, il y a entre eux et nous des distances infranchissables.
Hélas! c'est ce qui est la cause ^{principale} de toutes nos douleurs.
Songe donc que nous avons fait un bonheur du sentiment
dont ils n'ont fait qu'un plaisir. Vis par cela seul
quelle déunion doit régner entre eux et nous.

15 lipca 341 Alexander Br... do H.

Wolałam moją luba, że w tak szerokiej doli
muszę się wrota mieć, by zrenia płynię
kiedy się nam nija tego i powoli

W wawrony porożku drebinie;

Chociaż wrystko w okroto miłym mi ier. wrysem

Bowabneq sarnuwanie oniom srsstuzym drag!

Ja iednak tu te roskosz, radosci nawraim

owierienerye ci się nie mogł.

Y lube te aniołki co cie ościeracie

i twe swobodne wrota stołkie ma usmiechaj

U te losu srodowoty, ierore nie roduis

wlas w mire tona powiechy...

O! ruglyoniy w to wree, tyle ci namiektne

Jań niewygasłym eruciem ku tobie się zary;

O! wspomnij na te słowa, wicernie mi pamiektne

U stop wylune ostury

Y z tego srewu porusz, co ci wielbi tyle

Y z tych ueruciuw pedni, w krowey zyciu dobre

Ze chyrzym wrenscia biejem się dlu mnie te chwile

Ktore preporem przy tobie...

U iednak sto smutne, suszpione lile

Y bremie iyrkich zelow meq dury przygniecia

Ty iedna moia luba! znasz te kucimnie

nie odgadniony dla Turutu.

Oto przestorem myśli mierz ole gminu uliryse

Tylko kochanki erucie zjedynowec ię umie

Co ciy siebiekcie oho, w mym oku wyryte
Zawsz ciy Sorec rozumi.

Ona klumi ten ogien w pierd mojej pulti
I bierze w meriy dusy nierumnie echa
Wdrizig, blyskie w oddali
bolise potwora powieche.

Oho kochanka to aniot w mez istnosc wieclony

Ona opiekunerym strere mie ramiony
Ona mysl mojej, me prymuie chjei
Ona mi zyie posurjei...

Ack! ze te uida kiliwase i enoty
porzym luba! stodziei piersurofy
I mitose erystly jakby chyba w niebie
Aniot by pulut dla uibre.

Dubicko

Un hiver au midi de l'Europe
par Sand.

Dans un nobilaire ou livre de blason qui fait partie des richesses renfermées dans la bibliothèque de Monsieur le Comte de Montenegro; nous avons pris un fac simile de ces armoires Parti d'azur chargé de six étoiles d'or, à six pointes, deux, deux et deux; et de gueules, au lion d'or léopardé; au chef d'or, chargé d'un aigle naissant de sable.

A Barcelone dans un autre nobilaire espagnol, moins beau d'exécution appartenant au sevant archiste de la couronne d'Aragon et dans lequel on trouve, à la date du 15 Juin 1549, les preuves de noblesse de la famille des Fortuny, au nombre desquelles figure, parmi les quatre quartiers, celui de l'aïeule maternelle qui était de la maison de Bonapart.

Dans le registre: Indice: Livre III, tome II des archives de la couronne d'Aragon, se trouvent mentionnés deux actes à la date de 1276, relatifs à ces membres de la famille Bonpar. Ce nom d'origine provençale ou languedocienne, en subissant comme tant d'autres de la même époque l'altération mallorquise, serait devenu Bonapart.

En 1411 Hugo Bonapart, natif de Malorca passa dans l'île de Corse en qualité de régent ou gouverneur, pour le roi Martin d'Aragon et c'est à lui qu'on ferait remonter l'origine des Bonaparte, ou, comme on a dit plus tard Buonaparte; ainsi Bonapart est le nom roman, Bonaparte l'italien ancien et Buonaparte l'italien moderne. On sait que les membres de la famille de Napoléon signaient indifféremment Bonaparte ou Buonaparte.

Qui sait l'importance que ces légers indices découverts quelques années plus tôt auraient pu acquies, s'ils avaient servi à démentir à Napoléon, qui tenait tant à être Français, que sa famille était originaire de France.

Il importe assez peu aujourd'hui, j'en conviens de s'assurer de l'origine française de Napoléon. Ce grand capitaine, qui dans mes idées, n'est pas un si grand Prince, mais qui de sa nature personnel, était certes un grand homme, a bien su se faire adopter par la France, et la postérité ne lui redemandera pas si ses ancêtres furent Florentins, Corses, Majorquins, ou Languedociens; mais l'histoire sera toujours intéressée à lever le voile qui couvre cette race prédestinée où Napoléon n'est pas certes pas un accident fortuit un fait isolé. Je suis sûr qu'en cherchant bien, on trouverait dans les générations antérieures de cette famille des hommes et des femmes dignes d'une telle descendance; et ici les blasons, ces insignes dont la loi d'égalité a fait justice, mais dont l'historien doit tenir toujours compte, comme de monuments très-significatifs, pourraient bien jeter quelque lumière sur la destinée guerrière ou ambitieuse des anciens Bonaparte. En effet, jamais eût-il plus fier et plus symbolique que celui de ces chevaliers majorquins? Le Lion dans l'attitude du combat, ce ciel parsemé d'étoiles où l'on cherche à se dégager l'aigle prophétique, n'est-ce pas comme l'hieroglyphe mystérieux d'une destinée peu commune? Napoléon, qui aimait la poésie des étoiles avec une sorte de superstition, et qui donnait l'aigle pour blason à la France avait-il donc connaissance de son lieu majorquin, et, n'ayant pu remonter jusqu'à la source présumée des Bonaparte provençaux, gardait-il le silence sur ses aïeux espagnols? C'est le sort des grands hommes, après leur mort, de voir les nations se disputer leurs berceaux ou leurs tombes. —

La Visite de l'Ance 1821.

Lundi pour toute la semaine
Se sont rassemblés nos États
Curieux j'accours tout d'unha ligne
Afin d'assister aux débats.

Je vois Députés, Commissaires,
N'entends de compléments sans fin
On me dit que pour les affaires
On n'en parlera que demain.

Mardi nous n'avons pas séance.

Nos Députés transis de froid
Un peu stupés en obéissance
Voulant apprendre à marcher droit,
Vont de nos braves militaires
Prendre leçons dès le matin
Et pour parler de nos affaires
Ils attendront jusqu'à demain.

Mercredi,

Après les travaux de la veille
Il faut un peu se restaurer,
Ainsi dort-on que c'est merveille
Et l'on se lève pour dîner.
Mais quand on a fait bonne chère,
Qu'on est chauffé par le vin:
Dégérer c'est la grande affaire.
Les débats auront lieu demain.

Judi pas encore de séance.

Car il faut bien que nos États
Puissent s'exercer à la danse
Pour éviter les faux pas.
Ainsi le bal est nécessaire
Tout aussi bien que la Festein.
On ne peut donc parler affaire,
Et il faut attendre demain.

Vendredi c'est jour d'obstination.

On va chez un de nos Prélats
Qui pour prêcher la pénitence
Leurs présente un maigre repas
Après cela que peut-on faire.
Dispute-t-on quand on a faim.
Il faut donc pour parler affaire
Attendre au moins jusqu'à demain.

Samedi

Enfin Samedi la Séance,
Ainsi qu'on l'avont annoncé,
Par de compléments commence
Finit comme Elle à commence.
J'aime beaucoup la politesse,
C'est l'angure le plus certain
Qu'a notre sort l'on s'intéresse
Et qu'on en parlera demain.

Dimanche

Le Dimanche je me transporte
Plein d'impatience au Salon.
Hélas! un desus de la porte
Je trouve écrit ce vieux dicton.
Pendant six jours de la semaine
Que l'on travaille: C'est fort bien
Mais dans notre Eglise Romaine
Dimanche on ne fait jamais rien.

Podczas Introitu

Święty się Obrządek zaczyna
 Korne Boże chylim czoła,
 Do Ciebie do twego Syna
 Lud wierny o litość wola.

Niechaj lotem chryzoch
 Wzniesła się błagalne głosi,
 I z wonia świętych kachidol
 Gorne przebuja Niebiosy.

Oto Narod uisniony
 Nędzny jak sierota biedna,
 Niech task Twojej obrony,
 Łami pokory wyjedna.

Spryskięty się na nas Wodze,
 Narody się nas wyprzepty,
 Zwycierca w gniewie pniepty,
 Lud pojmany z gnebit srodce.

Leż cóż z dola Ludzka pycha,
 Nie tworzy nas gniew Mocarzy,
 Gdy nas od Twoich Otarszy,
 Jesteż Oton Twa nieo pycha.

Doj sie, staski Twojej nadziei,
Serca nasze nierozwiodły,
Czcia Twoja Panie goręca,
Polskie ku Tobie stały mosty.

Cieżkie były nasze winy,
Nie śmiercią dołhnicie kara,
Wdychając z nieśmiertelna Wiara
Do przebaczenia godzinę.

Niechaj czas naszej Niedoli
Wskazze nam Twoje przestrogi
Tak słuchać kornie twojej woli
Tak święte nie bawiać inogi.

A gdy cześ Twóich wyroków,
Gdy cierpliwość odwaga,
W swych śleskach wytrwałose kroców
Twoje saepniewanie przeblaga.

Lud którego tamie strucha,
Bóże! Lud ci dawniej luby;
Niech Twoja litosc wysłucha
Trawy a krocie dni proby.

Podczas Gloria

Na wysokości Proze tobie chwata
Gdy spiew ten kaptan głosi u Otterza,
Niechaj go Niebo niechaj Ziemia cęta
równie powtarza

Twa chwata Swiaty wyznacza w pokorze,
Twa chwata swieca gwiazdowiste Niebiosa,
Twa chwata blyszczy niezgłębione morze,

Thropia Rosy

Twa chwata głosza ranne ptaszat spiewy
Wśród wiosny tworów rozlicznych gwar mlody,
Wiatru ciepłego tagodne powiewy,

Sum rybniej wody

Stuk wrzając Chmury głosi Twoja chwata,
Wzdętych ulewa potokow glos osiki
Walcząc z Morzem wichry rozszatane

Tępromów Ryki

T Lud którego cress Twoja zagrewa,
Lud wierny Tobie niedola zniekany
Podnosząc Rece okute w kajdany
chwata Twoja spiewa.

Bo w Tobie Panie postać nadzieje,
Do Ciebie w każdej chwili się potrzebie,
Bo w się stać przez Ciebie się dzieje,
Ani bez Ciebie.

Cokolwiek słowem słami słabemi
Wielkiego wprost rzyca ścieżki Edwiata
Prawdę ogłosi odkryje na Ziemi
Twoja to chwata.

Ojowie Nasz ostrzem dzielnej Stali,
Z ludem niewiernym toczą sławne boje,
Którzy wzięli z brzo swois łali
Na chwata Twój.

Dla Twojej to chwaty dziś iartmo nas uśnie,
Los się wrogosci Narod nasz wysła
Dla Twojej to chwaty kiedyś Polskę btyśnie,
Zbawienia chwata.

Przed Ewangelią

Tuz księga prawdy rozwarła,
 W niej wpisana wiara nasza,
 Stuchajmy co Święta Księga,
 W dnie nam obecnym ogłasza.
 Niechaj jej niemyślne słowa
 Lud wierny w pamięci chowa.

Niech jej światłem przejrza Słepi,
 Kławiemta Nauka Świata,
 Niech w błędnie ich upamięta,
 I niech się w ich serca wszerepi.

Ja Nauka wzięta w Niebie
 Syn Bóży przyniósł na Ziemi
 Dla niej na śmierci wydał Siebie
 I nia abawit Ludzkie plemię
 Dla niej w wierności wytrwali
 Męcennicy krew swą dali.

I my wierni Zakonowi
 Za naduświadców na szych wiare
 Nieśi krew życie na offiare
 Bądźmy Polaci gotowi.

Za dni Polakow potęgi
Prawowierne Przothki nasze
Gdy kaptan czytał z tej księgi
Obnarali swe palasze,
Na znak że w wiary obronie
Lawom i brojne polskie dtonie
Oras Gjiow silej stany
Wrog nam Polske wydadz adtoni
Lech potrafem iak i Oni
Zginac dla twoiej ustawy.

Pro ta księga Boska Swieta,
Uczy nas iak Panu sluzyci

Jak przedwigać ziemskie pęta,
Jiak sie niemi nie znużyć.

Jak drog Pan'skich nieprzebrać,

Jak wrogom swoim przebaczać.

Bliźnich iak siebie miłowac

Jak smutek czynic weselem,

Żywot wierny pierwszym celem
Tak na niego zapracować.

Panie obronco jedyny
Błagamy wierni przestrogom,
Przebac namże dawne winy
Przebac także naszym wrogom.
Kiech w Twoich sercach gniew ostygnie
Naś nich ramie Twoje dźwignie.
Bysmy po Twojej łaski łurocie
Studzny Twój w każdej chwili,
Mocni w wierze silni w procie
Życiem Ojców naszych silitij

Podczas Credo

Wierz w Boga jedynego Stworco Nieba i Ziemi,
Ktorego żaden rozum mądrość nie zbada,
A który ogromnemi światami tak otada
Tak Ojciec Dzieciom Dobremi

On jednym słowem Stonie gorące stworzył,
Ziemie w przestrzeń raciona na Osie ustalił
Gwiazdy i Kieżyce zapalił.

Młoci Jego o wszystkich stworzynie pamięta
Nad mucha iach pył drobna rozciąga opiekę,
On żywi niedźzna, wdowe sieroty kielike,

Z wywidzie drobne piśkleta.
Gdy eke winosi latowika pod Niebios w sklepienia,
Ten gdy duma zawini, lub. Bliznich uciskiem
Jednem palca i kininiem jednem oka bityskiem
Pana ziemi w proch przemienia.

W Jego jedno Rodzonego Syna równie wierze
Który te ziemi darząc tasha swojej piecy,
Siebie Boga za ludzi poświęcił w ofierze
By wybawił Rod latowicy.

On naukę prawdziwą w Bozkiem głosił słowie
On chodził dobre czyniąc, On smutne pocieszał,
Wzrok rozwiązywał ślepych, Chorym wracał zdrowie,
On umarłych z grobu wskrzeszał.

Wierze w niedocieczona tajemnic wiary
 Wierze w Święte nakazy Twojego kosałota
 Wierze w ten Sąd, na który Bóg wszytkich powoła
 Dla nagrody i dla kary.

Wierze Ojciec w słowa litosć Ojcowiska dla dzieci
 Ze styku uciśnionych Narodów wotanie
 Jże kiedyś jeh Polski do siebie doleci
 I wystuchany zostanie.

Podczas Ofiarowania

Coż rodzaj Ludzki nędzny i ubogi
 Panu swojemu ofiarować może
 Nic z siebie niema w przed zycia drogi!
 Co ma to za dary Boże.

Lecz postusni nakazowi
 Stajemy dary nassemi
 Tego zycia i tej ziemi
 My niemornicy chwilowi.

Bo choć ci od nas niezego nietrzeba,
 Jednak twa dobroć nigdy nieprzebrana
 Przyjemnie Panie z wystych Rak kaptana,
 Ofiare Wina i Chleba.

Daj Ci Otwiek co z twojej Reki bierze,
Ty także iemu odptacisz sownie
Kiedy dorwalasz by co dzien w Ofiarze
Chrystus za nas dawad sycie.

Bo ten Das Chleba i Wina
Swietej ulegnie przemianie
Z moca Ludu sie stanie
Ciatem i Krew twoego Syna.

Nadechodzi chwila tajemnego Ludu,
Chwila co umyst zdumiewa i tworzy
Nastot twój Panie w obec twoego Ludu
w ztopi iur Baranek Boży.

Niechaj zpokora Lud cały przyklocha,
Gdy kaptan rzecze tajemnicie slowa,
Oto Ciato i Krew Chrystusowa

Wzweurca sie najswietosza meke
W tej tak uroczytej chwili.
Niech won slowy Otarze
Lud niech Korne Czota chyli.
Mitosz swa nie sie wdarze.

A ten Lud Polski, Lud ukroszowany
 Który iak Syn twój był zgonem niewinnym
 Mieczaj Ci niemie wraz z holdem dziekczynnym.

Swoia ręce swoje rany.

Pan w miłosierdziu przyjmie rany
 Ofiare Jego boleści i Męki,

Westchmania więzien' i wygnania jęki
 By serdeczwa try Tulaczey

I krew wfszystkich cescei Lwiate
 Wobronie Ojczyznych progow
 Wycieczona reke wrogow
 I krew w prelat miecz nate

Gdy przyjmiesz naszej niedoli Ofiary
 Boleśnie serca ożywi otucha
 Ze nieprawiedzie Twoa litość ich wiarę

I modły Polskie wystucha.

Podczas Sanctus.

Święty! Święty! i Święty! Twoja świętość wspaniale
Głoszą Świątę Ludzie i Gwiazdy i Słońca.
Ty jesteś Święty w Twojej wiekuistej chwale
Boże bez końca.

Święty! Święty Pan który w przystępnym Świątym władza
Hymn Jego uwielbienia jest Hymnem natury
Ziemia Święty powtarza, Święty, Święty, z góry

Święty Pan sawosze Jego dobroczynna Władza
Czyli kiedy Twarz gniewna przed nami sasiada
Czyli kiedy dobrodziejstwa wsiodrej sypie stoni,
Czyli gdy kame czy nad gradem.

Świątym był gdy nad Polskim naszym czuwał Krajem
W owych Dniach naszych swobod potęgi i chwaty,
Gdy nad polami zwycięstwo bujał Onet biały
Nad Elbą, Dnieprem Dunajem.

Świątym i dziś gdy Obec podał nas potęce,
Gdy kartki gniewu reka Szejmyjaciot wsiwa
Gdy Lud Polski skazany na sieroctwa nechę,
Mito sierca Jego wrywa.

Podczas Podniesienia.

Niechaj Ludzki rodzaj cały
Chylie exota, i gory i Skuty,
Odwieczne Puszcze, Sktonie wasze szezuty,
Niech się gwiazdowisty Mlep Niebios ugina
Oto w postaci Chleba i Wina

Przybywa Chrystus ukryty.

Anioły robie pokitony,
Cud najwiekszy uwz spełniony.

Pan zmaenia z ludem swym przy mierzce nowe,
Wina wia się Dzieło ludzkiego zbawienia

Ofiara Chleba w fiato się przemienia,
Oto Ciato Chrystusowe.

Chwila Swięta tajemnica
Wniej Pan wielkich Lask uszyca,
Wniej Ludu Polski składaj karne dzieci
Niech holdem Twojem ziemia się rozsiała,
Oto iest Kielich Chrystusowej melki,

Oto iest Krew Zbawienia.

Proście Polski niech w tej chwili
Nadzieja ciebie posili
Ejdy się zpełniła tajemnicą Święta,
Bóg nie odruci duszaj Twojej Ofiary,
Modł się by raczył skrócić czas twej krasy
I rozwolnie twoje Peta.

Podexas Agnus Dei

1. Żaranku Boży! Ty święta Ofiara,
Juz dopetrniotes meki Twojej ludu,
W tej chwili w serca tytejszego ludu
Niech wstąpi skrucha płatająca wiara,
2. Niech dozwolona Twym Świętym Łaknem,
Modliwa Polski zabrzmi iedno głośnie,
Niechaj wysoho aż pod Nieba wzrosnie
Niechaj się hornie stawi przed Twym tronem.
3. Niech nasza skrucha i zał wytłamaczy
Niechaj nasz ucisk, nasza nędra powie,
Nędra niewolę Wierziow i Tulaczy
Niech się stuchają płaczą Aniołowie

4. Tę z radości zalejcie się łzami,
 Niemieckiej Gierzyny nie tracąc pamięci,
 Polskie Petrony a wy polscy święci
 Proście try racie wstawcie się za nami.

5. Matko Polskiej Korony Królowo,
 Bogo Rodzico nie odmów opieki
 Za Ludem Twoim wypaci jedno słowo,
 A Lud Twój będzie zbawiony na wieki.

Przy Koncu Mszy

Już uroczyście kończą się Obrządy,
 Reka kapłana Pan nas błogosławi,
 A wam przebaczysz przewinione błędy
 A On Lud skruszony zbawi.

Gdyż my Oltarzom twoim cześć oddali,
 Na których z ludem wzmocnites przymierze,
 Czujem że będziem w niedoli wytrwali

Czujem się mocnemi w wierze

Czujem że w sercach nadzieja nadziej

Ze w krótko przyjdą dni hanby i smoty

Wszakże Ty Panie, miłośny ludzkie cnoty

Pracuj polierzyć nadziej.

Jan jednym Słowem oświadczył i stworzył.

Jak Chrystus z trumny wskrzeszał jednym Słowem
Niem po Śniach ciałech w zamknięciu grobowym

Z snu śmierci obudził Łaszczę

Przeknij - a Polska wzruszy się zwałiska

Przeknij - a Cechnie się umarta w grobie

Przeknij - a Dawne syce swe odzyska

Alby wiecznie służył Tobie

Przekniesz - Kładzie serce silnie bije

Dusza ku Niebu wznosi się z weselem

Jesli Ty bódiesz Polskę wskrzesicielem

Odzyskaj Polskę! Odzyskaj!

Niech się tak stanie

Lech pierwszy, icli prawca Bolakom puzerwa
I gozie Orzet zarit gnicuro, tam gnicuro sbudowa
Bo nisz Wzimisiz Gamska saloryiel wlicia
Toz stozonec z curunesto Wyzwodno rada.
Bo nisz Krahus azjo obigury wybudowa Krahuru
Nowy na micsie gnicerna, stolice Bolakuro.

Zty Syn po dobrym Synu, Lech drugi panuje
Kie dzio re mordowca Brata Krotko puznie
Lepsze Kuzna w Lecha, co wolata zginie
Kiz tamize sluby, Ludu ludrozimny stanye;
Ta y przogom swoim urwana i Bolakom meta
Enote swaje w nisz stweryary na onie Wisty sbryle.

Bo nisz gromie Brzemysto, przemysteno murawy
Pradny Brzemysl, stawie sobie puznie stawy
Za nim idzie Krahur, pierwszy rozedy daskat
Przedy Krahuru, lez w nisz wstet stwaryon wstet.
Przy mnicz rnanz imelom potony byt stawy 304

Przy ulroz rachowet puznye na stan cawny
Przy Brumstwo wstabit, dziele mizory Syny 310
Bolshim ludem wiudte serowice wstaby

Bo Krahur Krahur dwach urwana Krahuro puznye 315
I nisz drugi Strajero swicik wprawa wstaby Krahuru 330
Tute nam mowicy puznie, ale icli puznie
Mizory orzny na puzne, dzisiny Bolak mizni.

Epoka 2^o Krahur i Krahuro z nowa
Przysta.

Beast onofliwy i myery miertianie krasowicy 842
Ustrenstwid krasu sivege na Bolshey staticy

Tez syn jego kieniomit gromit cudrowemere 860
Brysser, Wsgrow, Bomoran, Kairabere i Nimmere.

Leserli orwarty dat wytebnye Bolakom po boje 892
Syn tez jego kieniomit parowat w spolisji.

Tu sie konery w polsere wieli uemnerie pogasnie
Mierystwo nas neworyt wriery Chrusicowicie 965

Nymirka bresha Dabrowka zonec jego,
Cnoty i wrotem wypernytu do teyo.

Bo nim na polskey ziemi punicye krolowic
Lecz nie oleyo newde krolowic ich zowic.

Polstaw chrobry swaleryt kraje nie poryciome 992
I na granicach pombrnitych slapy bit sylarne

Lecz syn gnusny mierystwo kraje te postredat
Co ii swyre stawnym wrotem byciu byt swetledat

Oryen regentho uranane, newde eriechscatu
Ba niemcom spryciicye Bolakoro uimicratu

Mniek krasimisz w krasowicych uimicls, uymicowicy 1040
Wydwat wrotem Chrobrego potracone plory.

Polstaw smieky wrony tobie Chrobry w boje 1050
Drownie tez wiorit pijero, lecz synusnie w potrozie

A zaburyt Sarskayo mgrei Steunistawa
Do tytulow krolowstwiu abraut nam prawa 1081

11 tacytawo Hornen, Polsee mato bresha porycat
Lecz nam Syna w sibi stawnysreyo wydwat

Tow Chrobry w Polstawie krasowstwym oryt 1102
Nemice chieut go umirye, on go upohowryt.

Aluz wielki blyski w roku trzecie Synow króje
Czym do niywu i wojen Pracyom powoe duje
Wtadystwo Syn neystawry z Czwartoe wrymót Pracy 8140
Poy eowey przybyoy nie chce, wnet sem wrypsho traci
C'ie umieczy niesty, bestem polskim wtnuue
Wolud sej z przykymy oskoryy mutrenskoy odue.

Przystawo Korywawry do niemiec smeylony 1142
Musied latre wygwote Pracy rowoie plasy
Musid króje do niemiec i smeylony stary

God lud gnybi u Pracyom nie chce chorow wryny 1174
A ten co nie w orole do Cyma nie dostad
Przymiry sprawie liwy, Czwartem polski zostad

Przygony w poroe z turami srupte brata pumstoe
Wtory Pracy leyd w Pracyach wojucye poyumstoe.

Derch braty chce z prawem do Tronu sej roerit 1194
Trzy krówe na tron wstypowad, trzy krówe z niygo s'owad
Przytawo rzudki przyjawni, i tron swoy i Pracy

Wtadystwo luskonoy, derchowi odueje 1202
Wracowry na tron z Weyer, Przystawo wstydliwy 1227

Trzyist Jadrwingero, polulom nuroe nie syerliwy
W ten rok sursta Pracyom ludrom i etieba milu
Pracyom, skurby w Wilore, Pracyom u Pracyta.

Derch wrony nudy poy tronu nie wstawit 1279
Czym arsey w Pracy nieryrense siz futawrym sprawit
Pracy sej wnet Pracyta o tron ubrygali

Marowechi, Pracytashi i Lokietek maty.
Chyze r'ocy Pracyom Pracyom Pracyom miawrye
Sez ten rokoea zabity nie o t'ego pracye 1295

Lokietek maty wrostem, w boje smawrye
Pracyom przytsho traci, m'stwem tron nadyty

J gdy się tutaj smutny po Węgrzech po Orszynie
Nasz i ceski król Władysław, wstawił swoje imię 1300
Bo jego synem w Polsce, Sobieski się zowią
Siedzą na tronie i o swej stary swej reprezentacji
Też Królem w polsce i niekim nie wronany 1333
Syn Sobieskiego młody, wielkim sławnie sławy.
Dad dostatkę krajowi, nauki i prawa
Za co go wiernie głosię legione w polsce sława
Wiele nam ludowi Węgry, rądem swym szerokości
Ale owoce jaśnie, srebro wyprzedził. 1370
Te sobie przelubione, gdy Jagello król
Wiernie i polski i dech w swą rękę przymierze.
Skoronął Litwin swe serce, nie szlennym broni
Orzeł polski spotykać usiłek przy pogoni.

Epoka zia królów i ród Jagelly
Jagello w rękę Szwabów wprowadził do Litwy 1386
Biał Krzyżaków, a Witold depromował Litwy
Witold co dusz po Wolicy, ogrem zgotował
Chocież nie tak srebrnie i z Tatarami wrogami
W ten czas czołowy zwycięż, w czołowej strasny srobie
Skarwał w srobie i w krowe cheurie Leciał boje
I wolał w serce poleć niżli plus wstawie
A siebie swiętym synem, niż zwycięstwem wstawie.
Władysław Syn Jagelly królko potym słynie 1434
W Polsce w Węgry panuje, a pod Włocławek ginie.
Królem zbit Krzyżaków, bez od Tatarów
Wiele cierpił kraj polski, wiele od Muslina.
Za niego nasz Węgry na srebro się ukarwał
Lo pierwszy słone stany, ziemi bez porwał.

Syzerie Karimierza

Jeden Syn Karimierza w Otkorze był czerony
 Dowej dostat Wgerstkie i bukcie Korone
 Trzej Albracht goy w Polsce po cyen panuje 1492
 Tatarzy i Woteryje brzyje ma plemnarye
 Czuwarty rus Alexandes, kati dobra su ferwad 1501
 Ze prawie wete polski z Litwey wrodojowat
 Disty Syn iego Zygmunt, ze erieg byl na Fronie
 Ale slyt slachat Niemcow, slyt reurewat Ponie
 Za niego Bolak stranny byl muskiewskim cesom
 Glinstki w Moskwe, za rovecz ulegl iestkim kadem.
 Jego wiek nam Tawrowstkie i Ostrogstkie ardat
 Polski tez nauka, reureyte rzedom iego poydat
 Ostatny z Jagellero Zygmunt August potym
 Obdarzył mury polskie, wiekem nauki zlotym
 Mniog on na wojnie z Moskwy, niz cyicie sie wstawit
 Lez susley z polski, Litwe ityoreney wstawit
 Ni swaricze na odpor silny iulki dornet
 Pharbane Pradziwlorone sa Zone urnet.
 Aby z niego potomka dat byl los syalkiny
 Poljowy wybot twolow, Polakom srodoliny.

Epoka czwarta

Z obyech krajow, od bregu dalekicy sekirany
 Swietnym polskim puzstwem do Fronu wewidany
 Usred od nas krajono Henryk niestatorny
 Slud swiej plochesei w polsee, wstawirny sirceny
 Co nim Batory Gdanski bunt postrowit 1546
 Sludce cary Moskiewskie i ich weryskie gromit
 W ten czas nasz Jan Zameryski, pruc swiatem sie wstawic
 Co go Bolak na czelo stawryls, mozow stawic.

Stypelo też z nim wile, dzielności i onety
Stypot Młoga urosy, swą wymową zloty
z Kiepunowski w Brwnolęci zamieszkały
Wiererek Bolski, yerie go tem wygasy powierzył.

Wolał miec potym Bolski Zygmunt z Ciana
Niz z chwimie nastanego Muzymiliana. 1587
On muskwy, on Turka potierat pod Chorinim
On o wiewe, swasniorez pogodit Prus z Prusymem.
Za niego ryt Karkowski, za którym pociete
Sty Lury z muskwy, nisze oery w siemie wryte.
Ryt Chodkiewicz co byl Litewskim murem swary
J pory yerie, sudowat ajetkie Turkom wany.
Wladyslaw Syn Zygmunta wiaadry na tronie 1632
Troistym slawy wieniem, oredit swe szronie.
Moskwa dumne potierat, Turcyzna radowryt
Dla niego Pruce gniew duwry ha polakom stoyt.
Wrat iego Jan Karimisz, taki smelnie panowat
Ze w ryby ostakney, ledwie kocy radowat.
Lecz lobic wawry stary brwnicki! Sa chwata
Mo yey w stabi rodowla byla polska ceta
Tys rowny piotunowi wyganied z Cygryssy
Tum Prucedro, Sic miegro druneri i kowaryssy.
Michala Korybuta, geyby sturey poryt 1669
Alaze by trnie chęcony nawo z tronu stoyt
Umarł w dzien gey z Turkami boje tozge krowawe
Pod Chorinim Tobieski, wierszy denist chwete.
Na tego szronie Leudem murem uwirenronie 1674
Wtoryt nawo z radoweiu kowale swerib kowone.

On res i Wiosn exgress swoim obronit
Strworona Europe od syny ochronit.

Próluric z family Huski i Stanislaw celubny.

August drugi na polskie próluric obrony
Wout ie Lenarynschemu od Swedowu ugnany. 1699

Lez w krotke Iron doruskat: emi tyz byt asciury
Tey Prólurshy godnosci, Lenarynski emstliury.

Za Augusta Dzegiego, ryt Polak spokoynic
Bo nim Stanislaw Boniurowski urodze woyasy 1765

Dopuscił, re byz rary Polskie rozbirano
Y krostym imieniem Balakow nuruano.

Cw z nich Prapsa, Brusakia, skimiu jmie dostat
Y na wlasny sway siemi, kadrowicem rostak.

Tyle tylho walcerny hesciurko dokurat
Ze ginie, Polak stury gnusnosci nie smurat.

A polskie Legiony, prziz tysierne blirny
Irtz nowcy sie dorobiac po miere Dycyony.

Stury nabyl pod Procturio i Swedowicem
Maciejowic nie idnego uurnoryto Wuwrynem.

Wincururra, Dobrowstkego, tak podobrem
Ale sie y peure prymesto erynom walcernym.
Republice

Whurat sie nam bahater wittki i syerliury
Lez w ramiurach swoich dla polski nie byt shwrypluric

Ocz polski aryt, chve nie dla niy nie posurycit
Jmie tylho swoje, u serytu stury pomiescit

Giney posurycat sie cuty newod dla niecy
Jaki suradery zyon walcerny Boniurowskiygo. 1813

Cał iruchetny e Alexander, dat nucrii promien
Lez ton w krotce rumienit sie w grobowy kamien
Brawda swocany byt tytul Bolshego krolstwa
Ale iliz przy tym ucimiesz i mowieszka.

Konstanty Wileruy natury, krowi ludzkiej skiewy
Upokieruet, gębit, iudmit nardę krotliwy
A gey ton turgnot pte, by wolnosie adystrka
Ow krostus w ucimie musiat satankie srukai. 1830

Gracinski drionym trafom Losu Casewiera
Bo ramysiu pruzwana Liczna Louiera
Bo mimo tytutro, godnee polikowecnie
Nie znate srensieiu uni. ukontentowaciu.

Teraz mihotay rozietrony pastwi sie nro nami
Nie idem Bolek rejinat w Sibirze lub pro krotumie
Nie idem msticny niedoly i ucipeniesm
Masi ucikue w eure liraje pree Tyranera
A kto rycie wata o pomste do Praga
Oby ich wybauit od kubi sragayo w Praga

Heures morales et poétiques de l'ouvrier
par
Claudius Hebrand.

Mon Dieu, rends au pays plus d'un ancien usage,
Dont nous pleurons de voir se perdre l'héritage.

Rends-nous ce temps heureux ou la simplicité
Environnait les mœurs de tant de pureté.

Bienheureux mille fois ceux qui voyent à leur table,
Venir encore leur père au front respectable,
Et qui pour l'écouter vont près de lui s'asseoir,
Quand on se réunit au coin du feu, le soir;

Quand nos mères nos sœurs au flambeau qui vacille,
Font tourner l'aiguille ou le fuseau docile

Bienheureux mille fois l'homme sage et loyal
Qui comprend les douceurs de l'amour filial,
Qui dans ses pas trahis, guide un nouvel flamme
Qui soutient dans ses mains un nouveau Balaïs
Qui sur la tombe aimée entretient quelques fleurs
Et vient les arroser de prières et de pleurs.

Bienheureux mille fois l'homme dont la sagesse
D'aimer et d'être aimé comprend toute l'ivresse
Qui liant au passé le présent, l'avenir
Ne vit que d'espérance et que de souvenir.

Toute la vie et la ! comme aussi toute gloire.
 Plus d'un grand Peuple a dû sa place dans l'histoire
 A ce respect qu'offrait, mêlé de tant d'égards,
 Le fils à ses parents le jeune homme aux vieillards.
 Ah ! malheur au pays où le passé s'efface,
 Après avoir laissé si glorieuse trace,
 Où les liens du cœur affaiblissant leurs noeuds
 N'unissent plus les fils et les parents entre eux !

Do Karsonskiej

Chia zabystez 3 ciekawosci
 Mnie 3 tamtego szceta gosci
 Istony jakem, Pysnad, 3 Bele
 3 Welkiew trarcku i karku
 Pokarszja nam 18. narod
 Dni 24 7 2 ego chuceli
 Ale niiz sto wie sagradia
 Teu stozego magdra 3 padia
 Magdi szceta bez pomocy
 Drog mii labi pety sale
 A ni s teu daskonale
 Le agli ne daci uz 4 nowy
 Parowirey uogo do siebie
 Hus 24 go nie ajnad 4 siebie

A Mier

Co ja d miosc piosuka
 Sece morecy mule potcesz
 Co miosciaj coniez?
 Dwie to dase jedno cyce.
 Dwa to sera jedno ziew

Pisanka do Wincarskiego Pola na pamiątkę lat od 1832 do 1835

Ory pamiątkasz piwco mity
 Wspólny wrośny chwile...
 Piwcy piwsi tce rywity
 Kabyk mawzen ryle?
 Gwym przyciarni tawy radutek
 Borylot z rozrzuwnieniem
 Goy nas wonny ngeit kuratek
 Bood kopoli ciemnem.
 Ory pamiątkasz piwco mity
 Jenu bryg wrocy?
 Goy gories za nisz taw gority
 Zadamione wry!?
 Jak swozigo eis wibatg
 Ty nasz piwco mity kłwirg.
 J wronego wira skuty
 J Dubickie rury.
 Tus sie regneet, młody ierre
 Z poziomym padotem
 Z kogos gniurea, piskle werrere!
 Wyleciut Sokotem!
 J nuteknieie blysto rzuwne
 W tawy ciemney wrenicy
 J zabrnicyaty strofy spiewne
 W szadz Bolshiey ziemi
 Wierere! wrech ie jerrere bawi
 Temtykt chwil wspomnieie
 Choe chwial Polshie ciobie stawie
 Twe porokawra piwie!....
 Twoja przyciarn ierre rywce
 J ehyzo nic minie,

Kiedy umył rąk porobym
 W pamiątkę erierenie!....
 Wierere! młodyk lat mawrenie
 byli spetnige nejg?
 Orgetz rzuwne twayi piwie
 Cui nie uwolacie?
 Major piwreknige me nadsieje
 Jak to polne kuracie
 Co je burra gories rourije
 Co serokim swicie!
 Lad nie ptornie Bogu stawie!
 Gories tam w ciemny dale
 Jakas nam sie gwirakha ziur
 Co swca zapali!....
 J nas kidyk los respole
 Wstanoweryj podrebie
 J nam ierre Bog porowale
 Chwalee, Bolsho ciobie!....
 O ty! spetnige te nadsieje
 Poo porsto liebie
 J mie twayi zaiasnieje
 Cui tam polshiem ciobie!
 Juz potomnie je umierere
 Tu rodakow zywey,
 Enotom orteka piwcom werrere
 Zastaga, nadywasy!
 Aby kwaz

Lettre d'un gentilhomme Polonois au Prince de Metternich sur les
massacres de Galicie, écrite au Prince a l'occasion de son départ vers
du 4 Mars 1846

Mon Prince,

Il y a plus d'un mois que l'Europe s'émue du récit des événements
de Galicie, et l'opinion n'a pu encore se mettre a leur niveau; chaque
jour apporte des détails plus terribles que ceux qui ont précédé et qui
mettent a l'épreuve et fatiguent toutes les croyances, toutes les idées du
siècle. La mesure habituelle des événements est ici en défaut; on a le
sentiment que dans une partie de la monarchie autrichienne il
s'accomplit un fait qui brise les proportions de l'ordre social établi.
Et la première nouvelle de ce carnage, l'Europe tourne ses yeux vers
vous, mon Prince. Habitée depuis longtemps et élevée en vous un des
soufferts, un des pères de l'œuvre européenne, elle avait besoin d'entendre
votre parole. C'est de vous que l'on attendait le mot de l'énigme, pour
pouvoir juger quelle est dans les événements, la part qui doit être faite
au caractère national, aux rapports invétérés entre les classes indigènes, et
quelle est celle qui doit être attribuée a l'influence de votre régime, aux
instigations de vos agents? Vous avez parlé: l'immense suite des faits
commis, en les rendant incroyables, semblait d'abord les mettre a
l'abri de l'univers. D'un moment a l'autre, on sentait bientôt que les accusa-
tions de morale civile allaient éclater, et pour ne pas être accusé et
avoir eu hâte de se faire accusateur. Songez que dans le débat
solennel qui s'ouvre devant le tribunal ou surgent les notions po-
licées, la postérité et l'histoire, une voix s'élève au nom de
cette noblesse brisée sans douleur et sans jugement, sans
défense, sans accusation et sans crime; qu'elle s'élève du sein
de cette noblesse sur le front de la quelle est jeté l'opprobre,
avant qu'elle ait eu le temps de rendre les derniers devoirs
aux dépouilles mortelles de ses frères. Ce sera une voix mé-
connue et impuissante que la voix d'un docteur au quel
on ne laisse ni justice ni honneur, ni présent ni avenir;
qui se flétrisse même jusque dans le passé et qui contre
le précis de votre parole, dije impuissamment par votre position

seule, ne sauraient mettre dans la balance que le poids de la vérité, et
 le du sang de tant de victimes.
 Les derniers événements insurrectionnels dans le grand-duché de Posen, et
 la Prusse et en Galicie prirent origine dans les impôts de la
 l'action du désordre social, qui se donna le nom de parti démocratique
 de l'émigration. Le parti nommé aristocratique, ainsi que cette frak-
 tion honorable de l'émigration qui, en dehors des partis, et aussi
 éloignée de la présence de l'un que des périls de l'autre, en furent
 formellement exclus. Le mouvement émané d'une source excep-
 tionnelle, portée sur l'élément analogue de la société polonaise dans
 les différents pays. La noblesse n'y prit part qu'à sa surface, des
 employés, des commis d'exploitation, un certain nombre de fermiers
 des jeunes gens, quelques anciens militaires de grades inférieurs, quel-
 ques propriétaires ruinés, voilà le contingent qu'elle fournit.
 Les hommes de fortune et de quelque position sociale y prirent
 part en très petit nombre. La majeure partie de la noblesse
 les personnes de poids et d'influence dans le pays, les pro-
 priétaires aisés, ainsi que les grandes propriétés, non seulement
 s'abstinrent mais étendirent même l'exclusion de toute participation à ces
 projets, dont ils ne furent instruits que par la voie publique
 et qu'ils blâmerent à haute voix. Contre ce qui vient d'être
 dit, on voudrait en vain alléguer la dernière démarche du Prince
 Crastorski, et sa déclaration en faveur de ces mouvements. Cette
 démarche inconsidérée n'a acquis de l'importance, que depuis que
 le gouvernement autrichien a eu la grande bêtise de lui prendre
 une sérieuse, pour en faire un argument et l'appui de ses accu-
 sations contre le corps de la noblesse polonaise. La déclaration
 de Prince Crastorski, bien loin d'être d'expression des sympa-
 thies de pays, n'est pas même l'expression des véritables senti-
 ments du Prince, pas plus que ce mélange d'arrogance et de vanité que le
 monde, assurément contre les véritables intentions du respectable
 vieillard qu'il compromettait ainsi, a joué pendant tout d'un
 côté, et qui, loin d'exprimer l'esprit du pays, et encore le
 blâme d'un grand nombre de polonais bien penseurs. Aucun
 agent de ce parti n'a paru dans les derniers mouvements, et
 il serait difficile de se mesurer sur les motifs de la déclaration.

Les personnes de la suite de Brune, sont tant leur importance compromise
par des événements qu'elles n'avaient ni autorisés ni connus d'avance, se
donnèrent l'attitude de protéger au moins ce qu'elles n'auraient pas pro-
voqué. Il est reconnu aujourd'hui que les individus qui commencèrent le
mouvement de Brune ne dépassaient pas le nombre de deux cents; c'est
avant eux que se retira le général Lottin et la milice brunoise,
composée de soldats autrichiens. Dès lors la république, avec une
population ^{plus} de 130,000 âmes, se trouva seule, confiée à elle-même.
Voyons comment se groupèrent les divers éléments de la société in-
dienne de ce pays. Le qui participa franchement à ce mouvement
et se constitua en gouvernement, n'était composé que du rebât
de toutes les classes. Le corps respectable de la société, la grande
majorité des nobles et des propriétaires, des négociants, des savants
se tenaient à l'écart. Ce sont eux qui deux fois, après la re-
traite de vos troupes d'abord, après la retraite des insurgés en-
suite, s'organisèrent en comité provisoire; ce sont eux encore
qui composèrent la garde de sûreté, à laquelle on est redevable
du bon ordre qui, pendant ces tristes journées, n'a cessé de
régner parmi la population. Si ils ont encouru le blâme d'ex-
taier en gouvernement, il faut leur tenir compte de ce que vos
troupes, avant de les abandonner, les avaient désarmés.
Ils firent preuve de dévouement, en essayant pour le bien pub-
lique les efforts législatifs de la constitution souveraine, avant
qu'ils eussent à subir les atteintes de vos enquêtes et les
exécution de votre garnison.
Et quelle fut l'attitude de la population des campagnes?
Les paysans égorgèrent-ils ceux des nobles qui prirent part au
mouvement? Massacrèrent-ils ceux de leurs prêtres qui, lâche-
ment abandonnés dans cette occasion par leur pasteur,
s'élevèrent à l'embouche de la direction et de conseils, s'étant
de gré ou de force, joints à ce mouvement? Le caractère
de ce brave peuple fut aussi simple et serein que le sont
ses organes, ses mœurs et les instincts primitifs de son
cœur; il fut en harmonie avec les sentiments des autres

cluse de la société. Les paysans gardaient une indifférence absolue, ils refusèrent tout concours. Bientôt on n'eut réglé aucun genre de liquidation: ces promesses de propriété absolue, et abolition de corvée sans indemnité, et partage des biens, furent prodiguées à pleines mains. Le peuple resta froid; il ne reçut pas seulement ces promesses avec méfiance, il les reçut avec mépris: il sentait qu'elle venaient de gens qui, n'ayant jamais rien possédé, n'entendaient point l'art de donner; et dans son gros bon sens il trouvait que, qui donnait trop, ne donnait au fond, rien. Qui ne serait d'accord avec un mon Prince, qu'une fois, parlés de la fin ignominieuse de l'insurrection de Cracovie? le dévouement et un rapport parfait avec toute l'action. La noblesse Polonoise repousse toute solidarité avec les auteurs de ces troubles: on n'y voit d'elle que l'absence de son concours; on y chercherait en vain l'honneur, les sentiments et les procédés qui nous ont de tout temps distingués. La faction du bouleversement social a enfin vu se réaliser son rêve. Elle se agit seule, à l'exclusion sortent de cette noblesse tant haïe et tant injuriée. Le parti, à Cracovie, a fait preuve dans ses actions de ce qu'il paraît, et de ce qu'il valait. Tout en une étroit écrite, jusqu'à leur manière de conserver la liberté, qu'ils ne comprennent que comme affront et expression de ceux qui ont été quelque chose avant eux. On les a vus à l'œuvre, le pays les a jugés: il ne reste après eux que le dégoût. Avec les générations à venir ils comptent plus tard: on leur veut mordre au profit de qui ils ont achuré en Galicie de ronger le lien instinctif de confiance et d'attachement fidèle entre les nobles et leurs paysans, héritage tout slave de nos aïeux. Dans les derniers mouvements de Galicie nous retrouvons en présence les mêmes éléments indigènes: la noblesse et les paysans; mais ils sont séparés et confusés, à ce qu'on pourrait croire, par vos autorités constituées et par vos armées. Comment se fait-il que ces deux éléments, abandonnés à eux seuls, n'aient pas été eux pris à Cracovie; que, eût-ils, ils se soient vus l'un sur l'autre, et que ce choc ait provoqué ces scènes d'horreur, qui auront un long retentissement

Dans les royaumes du vieil Empire de notre empire?
Les rapports entre Seigneur et paysan, sous l'ancien régime
polonais, avait un caractère patristique: il était une conséquence
d'existence et d'intérêts, de besoins et d'occupations qui appro-
chaient beaucoup de la vie de famille. Il n'y avait pas de lois, de
code, pour régler ces rapports ~~intérieurs entre parents~~ aussi peu qu'il
y a des règlement sur les rapports intérieurs entre parents et enfants.
Cette société reposait sur les mœurs, qui se reflétaient de la douceur
du caractère des Slaves occidentaux; elle était régie par l'influen-
ce de la morale chrétienne si puissante dans ces temps de ferveur
et de piété; aussi le prêtre, de l'endroit, qui représentait les
intérêts de la religion, était un membre nécessaire et honoré
de cette famille rustique. Le paysan était exempt du service
militaire, et la noblesse, payant peu d'impôts et suivant un
mode d'exaltation très simple, ne surchargeait pas ses sujets de
devoirs seigneuriaux. Il y eut de bons et de mauvais maîtres,
comme dans les familles en revanche de bons et de mauvais
procédés; l'état du paysan, quoique prospère en général, était sans garantie
politique et par là sujet à l'arbitraire. Il n'y avait pas d'institutions
pour réprimer les abus du maître; mais les mœurs les prévenaient en
grande partie. Et ainsi dans les derniers temps de la république, on
voit-on ~~pas~~ méfaits ni guerres intestines entre les nobles et les paysans.
Des motifs religieux. Il est tout-à-fait entrainé à la vérité de prétendre
que, parmi la population polonaise des campagnes, il se conserve une
tradition sur les anciennes coutumes des seigneurs.
Le mode de rapport entre les deux classes de la société entravaient si peu
les progrès ultérieurs, que, dans la république de Cracovie le rachat
de la corvée a été effectué dans les domaines nationaux ainsi que
dans les terres du clergé; ce qui eût servi aux paysans des terres no-
bles la perspective d'une émancipation prochaine. De même, dans
le royaume de Pologne, où les rapports de seigneur à paysan con-
servent aussi, sous le régime russe, leur caractère slave primitif,
le progrès graduel vers un état social amélioré ne se heurte nullement
entravé. Et l'exemple du gouvernement, qui a admis le rachat de la
corvée dans une partie de ses anciens domaines, en imposant cette ob-

liquidation aux Donataires aux quels ces biens ont été concédés, beaucoup de nobles, surtout parmi les grands propriétaires, ont également effectué le rachat de la corvée.

Or, quelle a été l'action du régime autrichien sur ces rapports primitifs de la société polonaise? Voyez à quel point les doctrines de vos scribes se trouvent ici en défaut. Ils préconisent vos règlements sur eux ou agraires ou administratifs: ils laudent leur influence salutaire sur la population de la Gallicie; et quand il s'agit d'expliquer et l'Europe étonnée et abrutie-ment de ces maux, ce sont alors les nobles polonais que vous accusez d'avoir démoralisé ce peuple.

Si la noblesse polonaise est responsable de l'état moral du paysan Gallicien; si c'est elle qui, pendant ces 70 ans, a présidé aux destinées de ces populations, où est alors l'excellence tant vantée de votre législation? Votre régime de 70 ans a donc été impuissant. Mais c'est une accusation trop grave et portée contre un gouvernement monarchique; ce sont donc vos lois qui ont régné en souverains. La noblesse n'est donc pas responsable de l'état actuel du paysan, et c'est votre régime qui a dépeuplé ce peuple, dénaturé son caractère, jusqu'à le rendre impie, avide, féroce d'impie. Dites-vous vous avoir été impuissant ou corrupteur? Nous prétendons vous prouver qu'en Gallicie vous avez été l'un et l'autre: vous avez comencé par une longue dépravation, vous avez fini par l'impuissance.

Vos ordonnances laisserent subsister les rapports constitutionnels de la sujétion; mais elles ne conserverent que la charpente sèche et décharnée des anciennes relations sous le titre de justice patrimoniale, que le maître étoit tenu d'exercer par des meuniers mercenaires, le plus souvent corrompus: le bien-fonds possédé par le paysan fut déclaré inébranlable et à l'égard du suzerain, et, sous ce rapport, la position du premier fut mieux garantie contre l'arbitraire du maître. Toutefois, ces règlements s'en retournant là. Ils n'émancipèrent point le paysan, ils maintinrent la corvée; mais ils introduisirent des dispositions tracassières pour régler, dans les moindres détails, ce qui ne peut être réglé que par les mœurs. Une vaste carrière s'ouvrit à la chicane et à l'arbitraire des employés de corvée; et la morale instinctive et pieuse des rapports primitifs, fut substituée une hypocrisie minatiieuse et pédantesque, et le litige devint pourrissant.

ce qui avoit été, dans l'ancien état de l'institution, une source
intéressable de sentiments généraux et élevés de la part du maître,
de respect filial, de dévouement et de confiance de la part
du paysan, devint par degré une source de méfiance réciproque
de cupidité, de jalousie et de mauvaise passion de tout genre.
Après avoir émolé pièce ce pièce l'ancienne autorité du maître,
on lui déléqua des fonctions nouvelles et odieuses, dont l'essence
se dérivait de la nature des anciens rapports, un caractère
national et une morale du pays: la perception, au profit du
fisc, des impôts onéreux dont on greva le paysan, et la livrée
des conscrits. Et à qui passa l'héritage des anciens seigneurs:
le n'étant pas comme en Prusse, à des employés éclairés se
distinguant par leur tenue morale. Votre législation donna
nécessairement, en Galicie, à cette classe d'employés privés, de mandes
faires, de judiciaires, comme on les y appelle, dont rien n'ap-
proche dans aucun pays pour la dépravation, la perfidie et
l'état moral abject. Comme du maître et en même temps fonc-
tionnaires du gouvernement, ils ont exercé le secret de rendre
la bassesse à l'insolence. Ajoutez-y l'activité des écrivains
consultants, des employés inférieurs, des commis de bureau
dans vos administrations de cercle; toute cette liepe enfin qui
dût son origine et sa croissance à la corruption des
rapports entre maître et paysan. Les misérables firent leur
subsistance des altérations intestines des nobles et de leurs
sujets, et en envenimant leur haine, ils l'exploitent sous la
sauvegarde de vos réglemens. Vos employés de cercle, en
Galicie, de tout sans rebât de la classe des fonctionnaires
de votre monarchie, exercent pour mission spéciale d'ins-
pirer aux paysans des sentimens hostiles à l'égard de
leurs maîtres, de réaliser sur cette terre promise toutes les
maximes de cette science occulte qui se résument dans ces
mots: Divide et impera.

Le sort de la paroisse, qui dans l'ancien ordre des choses, freuve
 tout, au nom de la religion, a épuré les relations réciproques, fut
 le plus en plus onit de côté: et qui donc hérita de l'influence du
 Brete? Ce ne furent pas des écoles primaires bien dotées et sagement
 organisées; car c'est un fait reconnu et digne d'attention que la Gul-
 licié manque en grande partie d'école de campagne. Les scribes
 de votre loi diront-ils encore ici que c'est la noblesse polonoise qui
 a empêché la propagation de ces établissements? Comment se faut-
 il que vos réglemens, si puissants à dépeupler les nobles de
 leur ancienne autorité, a détruite tous les pouvoirs féodaux
 qui relevaient et soutenaient le moral du peuple, n'aient été
 impuissans que là ou il s'agissait de les remplacer par des ins-
 titutions nouvelles appropriées aux progrès de la société?
 C'est une calomnie de prétendre que la noblesse polonoise ait
 jamais entravé les desseins des gouvernemens en faveur de
 l'instruction du peuple. Souvent elle se, sous ce rapport, elle-
 même, rencontré des difficultés. Les autorités prussiennes ont-
 elles jamais osé se plaindre, dans le grand duché de Posen,
 de quelques entraves qu'auraient élevées la noblesse polonoise
 contre l'établissement des écoles de campagne? Est-ce sait-on pas
 qu'en dehors de l'action du gouvernement, il s'est formé dans
 cette province une société, composée en grande partie de nobles
 polonois, et ayant pour objet de porter de secours à la jeunesse
 pauvre de toute les classes qui se devoue aux études? Mais
 on inculpé cette association; car telle est la justice des
 Allemands à notre égard: les docteurs de l'ancienne loi aut-
 richienne, nous accusant de leur propres méfaits, nous reproche
 ent d'avoir entravé l'instruction du peuple; tandis que
 les docteurs de la nouvelle loi prussienne jettent le blâme
 sur nous, pour avoir trop favorisé cette instruction, pour
 leur avoir enlevé le mérite d'emporter de force ce à quoi
 nous avons coopéré avec joie.
 C'est un des mots les plus judicieux de Montaignieu:
 Qu'il ne faut pas faire par les lois ce que l'on peut faire

pour les moeurs. Le rapport qui implique la corvée, ou devrait être
laissé intact par le main du législateur, sous l'empire des moeurs
tels qu'ils sont aujourd'hui sous le régime russe; ou bien ils
devraient être tout-à-fait supprimés avec indemnité, ainsi qu'ils l'ont
été en Prusse, ou le paysan n'est plus que le serf de son seigneur
maître et n'a, comme affaire rien à démêler avec lui. C'est
dans ce dernier cas seulement qu'une législation agraire ou
rurale est en sa place, et qu'elle mérite ce nom, ne devant être
forte, nette et précise. Votre législation Josephine, sans détrui-
re l'ancien édifice, lui enlève tous ses fondemens, elle le laisse voler
pièce à pièce depuis 70 ans, sans rien élever à sa place.

En Prusse, avant d'arriver à l'émancipation, on publia quelques
règlements, pour régulariser la corvée et fixer la position du
paysan; ils furent sobres, strictement appropriés au besoin
d'une position transitoire: ils furent sans arrière-pensée.

Les réglemens russes ont été fixés pendant toute la durée
de votre régime; ils ont constitué, comme état moral, ce qui
est à peine été supportable comme transition. Ajoutons à
tout cela que ces lois immuables rendirent presque impossibles
tout progrès toute amélioration de ces tristes rapports par
des transactions entre le maître et son sujet corvéable. C'est
ce qui explique pourquoi, malgré les bonnes intentions
de beaucoup de propriétaires, la Gallicie, sous le rapport du
rachat de la corvée, est en arrière de toutes les autres provinces
polonaises. Il y eut en Gallicie des Seigneurs qui luttèrent
contre cet esprit corrosif et irritant du nouvel ordre de choses;
ceux qui, par des efforts et des sacrifices extraordinaires,
réussirent à résister, continuèrent à se faire respecter, adorer
même par leurs paysans; ce n'était pas par suite de ces
règlements, mais en dépit de ces réglemens. Et ceux-là
mêmes, dans les derniers brèvements, subirent le sort de toutes
autres; les meilleurs maîtres furent recherchés de préférence
pour être assassinés.

La Gallicie fut le pays le plus travaillé par les émissaires du parti démocratique de l'émigration, parce qu'ils savaient que c'était leur terre promise, et c'est là qu'ils réussirent le mieux. C'est que les efforts de votre législation sur les rapports de maître et paysan, se rencontrèrent avec les tendances de ce parti. Et qui perdra s'en honorer? Comme eux, et avec vous voulez briser la société polonaise, avec un profit du communisme, et un profit de la pauvreté.

Dans les provinces polonaises soumises au régime russe, le procès entre le maître et le paysan n'était pas même entamé, les appétits des maîtres n'étaient pas excités, les doctrines subversives n'y avaient pas de prise; dans le grand-duché de Bessarabie, le procès était fini, terminé depuis longtemps: les paysans, élevés à la condition d'un ordre de l'Etat, virent leur position sociale clairement tracée et assurée; devenus citoyens, ils espèrent d'être les sujets de leurs anciens seigneurs. En Gallicie seulement le débat s'agitait, rendu permanent par vos agents; votre législation n'avait pas tranché le mot, elle ne s'était pas résignée sur la condition du paysan: sa situation était indéfinissable pour lui même; resté sujet du maître, il avait cessé sous la dépendance de vos flatteries, il ne savait ni ce qu'il n'était plus, ni ce qu'il était encore, ni ce qu'il était devenu, ni ce qu'il serait; et il s'ouvrit bientôt pour les appétits voraces de ces maîtres, une large et sombre carrière. Les émissaires du communisme par principe, les cupidités de vos cercles, par haine du nom polonais et par pusillanimité n'ont fait que pousser le peuple vers l'abîme sur cette pente où votre législation le plaça.

Le parti communiste, en Gallicie, se recrutait surtout dans cette classe d'employés privés, plante parasite de la corruption des anciens rapports de maître et paysan. Si, à côté de cela, la classe des nobles propriétaires et celle du clergé fournirent, en Gallicie, à ce parti un contingent beaucoup plus grand que dans aucune autre province polonaise, c'est encore un effet des conjonctures locales. Du temps de l'université de Bologne, cette vie publique que menaient nos pères, ces dites

ces confidérations, ces guerres, tout en produisant dans l'état
des fermentations anarchiques, ont été un ressort puissant
pour former, au sein de cette noblesse seigneuriale, des âmes
fières, hardies, généreuses, entreprenantes et dévouées, qui
nous acquirent l'estime des contemporains jusque dans
nos malheurs. Notre noblesse n'a-t-elle pas été enthousias-
tée de lumière, jalouse de s'approprier tout ce que le progrès
du siècle amenait de grand et de beau? En se dévouant
maintes fois au rétablissement de la patrie, est-elle jamais
descendue au-dessous d'elle-même pour s'égarer dans les
mauvaises doctrines: c'était, au contraire, l'ordre avec tous
ses bienfaits, avec toutes ses richesses sociales, qu'elle aspirait à
établir. A ces nobles occupations succéda pour elle, chez y, une vie
mesquine d'altercations et de chicanes quotidiennes, alimentées par
les haines dépositaires de nos lois. Vos écoles publiques, créées
sur tout le point de vue, appelées à élever les enfants de tels pères,
ne pouvaient guère remplir leurs ames de ces préoccupations fortes et
ni fournir un aliment propre à leur brillante activité. C'est peut
être même que les maximes subversives pénétrèrent jusqu'à eux.
D'ailleurs, dans ces derniers temps, ces nobles avaient entendu lan-
cer contre eux tant d'accusations, tant de reproches, et par des vives
docteurs, et par les ecclésiastiques de la jeune démocratie, que quelques-
uns d'entre eux commencèrent à douter d'eux-mêmes, de la légi-
timité de leur position sociale, et que, croyant devoir la résig-
ner, ils descendirent dans l'arène pour se mesurer avec les
flots de ce qu'on prétendait être le dernier progrès du siècle.
Leur d'agir sous l'influence de l'intérêt personnel ou de ce
calcul perfide que se leur supposent, mes Braves, ils étaient pour
la plupart de bonne foi: c'est un sentiment honorable qui les
jeta dans l'erreur. La grande majorité de nos nobles est
restée fidèle à son caractère. Conscient, comme il s'en est toujours
fait, le caractère de leur position, ils ne la renient jamais, ils
touchent de la remplir dignement. Les derniers écarts d'un
petit nombre, les turpitudes du parti anti-social récemment dé-
voiliés, n'ont fait que ranimer en eux le sentiment de ce qui
leur sied. Oui, nous continuerons à garder la même assurance

et vis-à-vis des destructeurs au nom de l'avarice. Et vis-à-vis des des-
 tructeurs au nom du pouvoir.
 Une partie de ce qui vient d'être dit s'applique aussi au clergé de Gallicie.
 Dans vos facultés de théologie, dans vos séminaires, partout vers
 l'empereur Joseph, la philosophie allemande de la fin du dernier siècle
 dans toute l'aridité de son nationalisme, le dernier vestige des les-
 sonnes rétrogrades des administrations subséquentes formeront ces établis-
 sements une progrès ultérieure de la vraie science. La majeure partie
 du clergé séculier perdit l'ancienne simplicité de ses organes, sans
 atteindre à la foi intelligente. Il en est résulté un esprit de doute
 et d'indifférence, qui rendit une partie de ce clergé accessible à
 toutes les maximes subversives. La place que la piété et les saintes
 doctrines chrétiennes devaient prendre dans leur cœur, se brava
 vis-à-vis; de ce côté aussi un vaste champ s'ouvrit à l'action de
 toutes les mauvaises passions, de tous les mauvais principes.
 Au lieu de reformer ce clergé séculier, dont l'état intellectuel et
 moral constitue dans un pays catholique la véritable base d'une
 vie religieuse et chrétienne, votre gouvernement fondut en Gal-
 licie des couvents de jésuites et des congrégations qui en évincent
 l'orient et alliez éprouver si l'évaluation de quelques-uns est une
 compensation pour le manque de piété dans les masses. Peu
 coup d'ecclésiastiques honorables ne se laissent pas gagner par cette
 corruption. Plusieurs, lorsque les maîtres commencèrent, voyant
 l'ordre social laissé sans défense, se livrant au nom de la reli-
 gion pour arrêter l'efflorescence du crime; ils furent massacrés
 comme ennemis de l'empereur. Dans cette procession sortie
 de Breecovie, et sur les combats de prêtres respectables prirent
 les voix, sans pensée politique, par le seul sentiment de leur
 devoir le plus sacré, dans l'intention de faire rendre les
 séculiers dans la voie du Seigneur; et n'ignorez pas combien
 de ces nouveaux cristaux furent tués à Badjone ou jetés dans
 la Vistule par les soldats de ce général qui, la seulement
 retrouva son courage.
 Cet état social désorganisé de toute manière se sont les les paro-
 que et employés dans votre dépêche en parlant du territoire
 de Breecovie frappent depuis longtemps l'attention des hommes

bien pensants de la Gallicie et les remplissent d'angoisses pour
l'avenir; tout le monde sentait la nécessité d'une nouvelle intervention
de l'égislature dans les rapports de maître à vaissal; et les Etats
de la Gallicie finirent par adresser au gouvernement une demande
formelle à ce sujet. Or, connaissant parfaitement cet état du pays
même (Brême); on est à la preuve dans votre dépêche citée par M^{re}
Guirot le 13 mars, dans laquelle est dite: "Je crains une insurrection des
peussens contre les nobles, je crains qu'une complication sociale n'af-
grave pour nous les difficultés de la situation politique..." mais au
lieu de se borner à exprimer vos appréhensions en France, pourquoy
n'exprimez-^{us} pas en même temps vos vœux en Gallicie? Un
réglement, reformant les rapports existants, aurait été plus efficace
pour calmer les esprits et prévenir les commotions, que tout ce que la
sagesse législative la plus consommée pourra imaginer, après coup.
Pourquoy donc ne s'êtes-^{us} pas expressé de satisfaire à la demande
de vos Etats de la Gallicie? Or devez avoir eu de fortes raisons, pour
agir de la sorte. Or surplus, le gouvernement de la Gallicie était
depuis longtemps instruit et de l'existence des emissaires et des projets
des conspirateurs; on savait le jour fixé pour le commencement des
emissaires et des projets des conspirateurs; on savait on en faisait
part aux capitaines de l'armée. Pourquoy n'agit-on pas alors,
comme a fait le gouvernement prussien. Pourquoy ne prévint-on
pas le mouvement, en arrêtant les conspirateurs? En Prusse,
le gouvernement d'un Roi juste et magnanime ne tenta pas
à augmenter le nombre des victimes. Or au contraire, que faites-
^{us}? Or donnez des instructions sur l'armement des peussens, sur
la tactique à observer par ces masses, vis-à-vis de leurs maîtres.
Au lieu de gouverner, ^{us} conspiriez à votre tour. Les peussens
ainsi préparés, que font-ils lorsque les premiers mouvements,
dans quelques endroits épars de la Gallicie, éclatent parmi
les conspirateurs? Les peussens de votre école ne font pas comme
firent les peussens de Cracovie; ils ne se bornent pas à
pas à résister, à se soustraire aux injonctions des nobles, aux
exhortations de quelques prêtres: ils s'adressent aux fonction-
naires du souverain, c'est à ^{us} qu'ils demandent des ordres.

Les capitaines de cercle que repoussent-ils? leur rappellent-ils que la
 vindicte publique, la poursuite, le jugement des coupables est un droit
 de la souveraineté; qu'en empiétant sur les attributions de la justice
 du pays, ils empièteraient également sur la souve-^{raineté} suzeraine de monarchie
 que, protecteur naturel de toutes les classes de ses sujets? Mais du
 tout, rien loin de leur dire cela, de leur recommander de se borner
 strictement à la résistance, vos autorités leur recommandent d'a-
 gir, de se saisir de leurs supérieurs et de les lier de quelque ma-
 nière que ce soit. Et voyez, je ne prétends pas ici qu'une recom-
 pense ait été d'avance promise aux capitaines; l'eût-elle été, et
 peut, qui n'est pas encore suffisamment avéré, serait, dans l'ensem-
 ble de ce que votre gouvernement a commis à l'égard de notre
 race, à peine digne d'être relevé. Les injonctions sont exécutées
 en un clin d'œil. L'œuvre de 70 ans portée fruit dans
 ces quelques jours, et des voitures remplies de cadavres, de blessés
 de prisonniers, sont amenées dans les chefs-lieux des cercles.
 Vos autorités saisissent-elles les coupables; les punissent-elles pour avoir
 usurpé les fonctions de la justice du pays? Non. Vos capitaines de cercle
 reçoivent d'office les corps de ces victimes, accompagnés de procès-verbaux de
 meurtre rédigés par les meurtriers, et pour récompenser leur loyauté et leur
 zèle, ils leur paient le prix des têtes ainsi livrées. La nouveauté de ce genre
 de rapports entre l'autorité et les paysans, le goût de la récompense
 exercée se répand et fait le terreur du pays. Aucun noble n'est plus ni
 coupable ni innocent, ni suspect ni hors du soupçon; aucun seigneur n'est
 plus ni bon ni mauvais: ces distinctions trop subtiles disparaissent.
 C'est alors que, comme on dit, mess Brême, l'action de vos excellents
 institutions peut être appréciée. Les campagnes se lèvent contre les che-
 lieux, contre les manoirs des nobles, contre les presbytères. Des familles
 entières, leurs serviteurs, tombent sous la main de ces bandes fe-
 roces qui parcourent le pays. Vos propres pendant ces mesu-
 res, prennent-elles la défense de l'ordre public et l'autorité
 reconnue? Nullement. Vos guerriers, vos vétérans assistent
 à ces exploits, comme à un combat de gladiateur, et même
 ces bandes, en beaucoup d'endroit, commandés par vos
 soldats, marchent avec les détachements de vos légions
 sous le même glorieux drapeau.

Je ne reproduirais pas des détails trop connus; mais je ne puis me
faire sur cette respectable famille des Proques; et sur son chef,
vieillard de 82 ans, dans la ruine duquel se resumait en
quelque sorte les dernières destinées de notre pays. Il avait
comme la Bologne vu tout les attentats commis contre elle.
Il n'avait jamais vu ses pères mourir d'un massacre de
nobles par les peuples de ces contrées. Il avait vu agoniser
et mourir sa patrie: lui survivant après l'avoir servie dans la
personne du dernier de ses Rois, l'acte par lequel la Bologne
fut condamnée à mort, il l'avait entendu justifier par
~~toutes les~~ les bienfaits dont toutes les classes devaient
desormais jouir sous l'égide d'un gouvernement fort, civi-
lisé et paternel; et au déclin de ses jours, sans faiblesse aucune
sans reproche, au terme d'une carrière méprisée par l'honneur
il voit maltraiter ses fils, et tous les siens, il voit immoler
autour de lui à une idole que les espagnols avaient appelée em-
pereur, cette noblesse qui l'honorait comme un Père.
Il avait reçu la mort, non pas comme un malheur, mais
comme un bienfait, et à l'instant suprême il avait rappen-
ti de sa vie l'ancienne douleur que lui avait causé la perte
de la patrie; il avait senti qu'avec la Bologne ont dispa-
ru aussi pour lui et pour toute cette antique noblesse,
judic souveraine de ces contrées, les garanties de la société
humaine: tournant son ame vers Dieu, et se reportant dans
le passé, il avait inspiré avec une lueur de l'ancien orgueil
polonais sur son front ridé par l'âge, et aujour'hui lui consac-
glanté par le fer des espagnols. L'exterminateur de toute
cette famille fut le forçat libéré qui l'est devenu dans ses
desordres une si déplorable renommée, comme un des prin-
cipaux chefs du mouvement; entre lui et les autorités du
cercle de Turnovo s'établirent des rapports continuels, et
cet homme, se vantant lui-même du nombre des nobles
tombés sous sa main, n'a cessé pendant long-temps d'être
en conférence avec les employés impériaux. Sur un rappor-
tement, je ne dirais pas de tous les principes, mais des

idées les plus simples, du sens commun même, renversement pour l'expression auquel les mots de la langue refusent leur service, et cela se voit investi des fonctions d'espion officiel; un scélérat fut revêtu, comme tel, d'un caractère public.

Bout-à-dire: c'est lui le seul moyen de nous conserver ce pays. Ellen Brince, descendre dans les crevasses ou gifler les officiers de nos monarchies; la, avec l'assurance d'une conscience chrétienne, hasarder cette demande: Faut-il à ce prix conserver la Gallie à leur maison? contendez ces tombeaux qui frémissent, les mânes d'une grande et naïve impératrice se levont les premières, l'ombre éperuvantée de Henri se apparaît aussi... et ils ont répondu.

Mais enfin parut en Gallie un rayon de lumière. Le capitaine du cercle de Wadowice publia le 28 février une proclamation par laquelle il recommande aux peuples d'épargner les personnes non suspectes. Ainsi la distinction de coupable et d'innocent, de vindicte publique et de meurtre, est, et demeure effacée: on distingue seulement entre les suspects et ceux qui ne le sont pas.

Mais qui sont donc les suspects, et vis-à-vis de qui le sont-ils? On ne publie pas de listes de proscriés; les masses effrénées doivent juger qui conque se trouve dans la catégorie des suspects. Animés par cet acte qui légitime leur œuvre, les scélérats le continuent: ceux qui auraient péri comme nobles succombent comme suspects; et pour signal de mort, le cri de vive l'empereur! retentit toujours.

Que fête-t-ils alors à Vienne? Ne se sentent pas muets de réprimer ce désordre social, et priés le parti de ne pas le condamner de le reconnaître, de le ratifier. On publia cette mémorable proclamation de l'empereur, du 12 mars, par laquelle on remercia les loyales populations de la Gallie de leur fidélité envers le souverain en leur recommandant simplement de reprendre leur occupations habituelles. Le manifeste, comme action de grâce rendue aux coupables, est plus qu'une amnistie; et si ce nom lui manque c'est qu'à la face de l'Europe il n'aurait pas été scandé de nommer la chose par son nom. En même temps on remercia nos braves pour leur courage, vos fonctionnaires pour leur présence d'esprit. Rien plus encore: dans cette dépêche et

laquelle nous répondons, et faites l'apologie de ces massacres, et les élever à la hauteur des grands principes sociaux, et y faites voir la célébration des mystères de la légitimité. Ainsi l'action du genre vainement catholique accomplie cette catastrophe dans chaque de ses phases. votre régime corrompu, votre ruine de la nationalité polonaise dont la noblesse a toujours été le principal soutien, préparent le désastre; le lâcheté de vos employés le provoque et le laisse accomplir. Votre faiblesse et enchaîne à suivre le courant:

D'impuissance en impuissance, et et voyez, complice du crime; de nécessité en nécessité, et arrivez à le sanctifier.

Mais l'action de votre gouvernement ne s'arrête pas là. Enfin et montrez de l'énergie, et contre qui? et quelle énergie, grand Dieu! c'est encore l'énergie du faible, l'énergie d'une conscience tourmentée, cette énergie qui s'acharne contre l'adversaire terrassé, qui se dresse contre le danger passé. C'est dans vos enquêtes, dans vos accusations, dans l'occupation d'une cité qui se désarme elle-même que se montrent votre viguerie. Pour expliquer la retraite du corps du général Soltik de Cracovie, retraite qui, chez le peuple polonais a fait revivre le souvenir de certains exploits guerriers de l'année 1809, pour expliquer cette levée de plusieurs suscités par et, il a fait augmenter le nombre des coupables, l'étendue des conspirations. L'esprit qui anime votre dépêche, dans laquelle et inculpation le corps de notre noblesse, et qualifie le révolte de Cracovie de révolution ardente, est l'indice des tendances sous l'influence desquelles agiront vos commissions d'enquête. Les recherches et appartenaient de droit à Leczyn, et en avez enlevé la direction à Cracovie. En Galicie, le besogne de vos juges d'instruction aurait devoir être simple; et n'avez probablement pas beaucoup de coupables à rechercher: par un heureux hasard, dans le massacre des suspects et des innocents les criminels qui il y aura eu auront aussi été atteints. Les enquêtes donc se termineront dans ce qui avait en vue Napoléon lorsque il disait de quelqu'un: "c'est un de ces lâches qui cruche sur un cadavre." Mais en Cracovie, dans cette



Skanowanie i opracowanie graficzne na CD-ROM :



ul. Krzemowa 1

62-002 Suchy Las

www.digital-center.pl

biuro@digital-center.pl

tel./fax (0-61) 665 82 72

tel./fax (0-61) 665 82 82

Wszelkie prawa producenta i właściciela zastrzeżone.

Kopiowanie, wypożyczenie, oraz publiczne odtwarzanie w całości lub we fragmentach zabronione.

All rights reserved. Unauthorized copying, reproduction, lending, public performance and broadcasting of the whole or fragments prohibited.